

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

SOMMAIRE :

	Page
LOUIS GARDET Humanisme Musulman	245
YEHIA HAKKI La Lampe à Huile	272
AHMED RASSEM Images pour un Ecran	295

CHRONIQUE CULTURELLE

G. C. ANAWATI Le Congrès Arabe des Sciences	315
--	-----

LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN GUÉRITTE Lettre de France	323
--	-----

rdc

Les automobilistes
*en **EGYPTE***

et dans

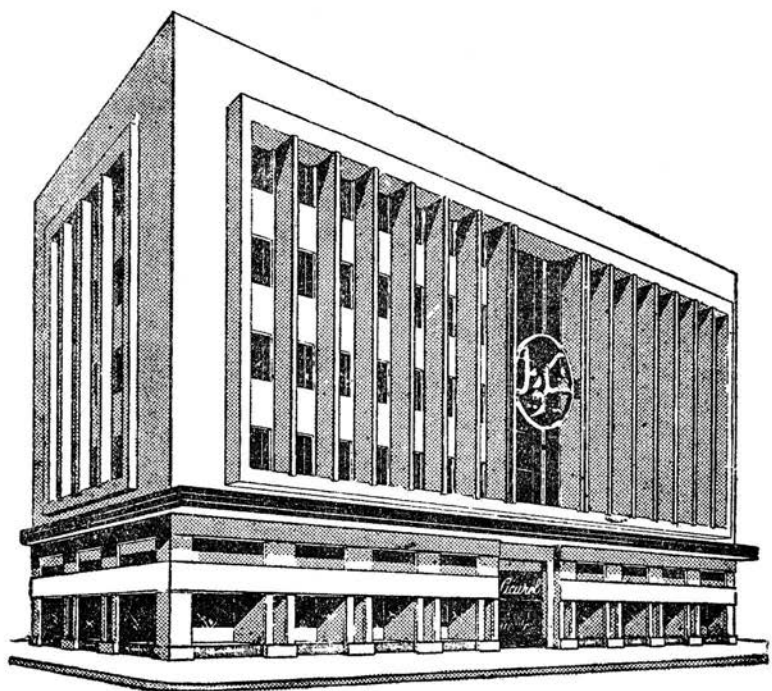
102 pays



SHELL

X-100

MOTOR OIL



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R.C. 26248

CREDIT LYONNAIS

1498 SIÈGES & AGENCES, dont :

EN EGYPTE :

ALEXANDRIE

R.C. 136

LE CAIRE

R.C. 2361

PORT-SAID

R.C. 113 CANAL

19, RUE ADLY PACHA

BUREAU DU MOUSKY 71, RUE EL AZHAR

AU SOUDAN :

KHARTOUM & PORT-SOUDAN

EN SYRIE :

ALEP & DAMAS

FILIALE :

AU LIBAN :

BEYROUTH : BANQUE G. TRAD

(CRÉDIT LYONNAIS) S.A.E.

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

COFFRE-FORTS en LOCATION au CAIRE et à PORT-SAID

Messageries Maritimes

Services de Paquebots et Navires de Charge

Grande-Bretagne — Belgique — Pays-Bas
Allemagne — Portugal — Maroc — Algérie
Tunisie — Italie — Grèce — Roumanie
Turquie — Egypte — Liban — Syrie — Arabie
Côte des Somalis — Ceylan — Inde — Pakistan
Malaisie — Indochine — Philippines — Chine
Japon — Corée — Asie Russe — Côte Orientale
d'Afrique — Madagascar — La Réunion
Maurice — Afrique du Sud — Australie — Antilles
Amérique Centrale — Etablissements Français de
l'Océanie — Nouvelle-Hébrides — Nouvelle-Calédonie

REPRESENTATION EN EGYPTE

BRANCHE PASSAGES

Khedivial Mail Line, S.A.E.

Alexandrie Tél. 20824 - 21257 — Le Caire Tél. 59507-46322

BRANCHE MARCHANDISES

Société Misr de Navigation Maritime, S.A.E.

Alexandrie Tél. 21547 — Le Caire Tél. 78295

ZONE DU CANAL DE SUEZ

Port-Said Tél. 8671 à 8676 — Suez Tél. Port-Tewfick 36

"AL CHARK"

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE D'ASSURANCES

Entreprise privée régie par la Loi No. 156 de 1950
et enregistrée sub No. 2 en date du 14.7.40

NOUVEAUX NUMÉROS DE TÉLÉPHONE

Bureau du Directeur 21473 — Services Administratifs 28565 (7 lignes)
Bureau du Caire 20678 - 28289

VOTRE EPARGNE

Ce qui compte, ce n'est pas ce que
l'on gagne, mais ce que l'on garde.

Seule l'Assurance-Vie
mène sûrement à ce but.

SOLIDITE et VITALITE
sont les caractéristiques de

"AL-CHARK"

Société Anonyme Egyptienne d'Assurances

15, Rue Kasr El Nil - Le Caire

CREDIT D'ORIENT

SOCIETE ANONYME EGYPTIENNE

32/34, Rue Abdel Khalek Saroit Pacha, — LE CAIRE

Téléph. : 59579 (3 lignes)

R.C.C. 3827

AFFILIE au GROUPE
de la
BANQUE NATIONALE
POUR LE
COMMERCE et L'INDUSTRIE

16 Boulevard des Italiens - Paris

assure la liaison de l'économie égyptienne
avec un ensemble de réseaux comprenant

- 915 Agences en France
 - 130 Agences à l'Etranger
-

LIVRETS D'EPARGNE

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
ET DE BOURSE - LETTRES DE CRÉDIT

Nouveautés

AUX

GRANDS MAGASINS

CHIEMILA

S. A. E.

11, RUE FOUAD

TEL. 79265-66-67

**LES MEILLEURS ARTICLES
AUX MEILLEURS PRIX**

R.C. 56824

LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938
Vol. XXXII No. 164

NOVEMBRE
1953

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

Humanisme Musulman

L'indéfini indien, au sens de non limité, ouvre la voie vers un absolu qui cherche à atteindre en l'homme cela seul qui perdure. Le fini grec et l'indéfini ou l'illimité indien sont comme les deux faces de l'esprit indo-européen. Et l'une des plus belles réalisations humanistes de l'histoire des peuples nous a peut-être bien été donnée par leur rencontre : l'art gréco-indien ou gréco-bouddhiste (1).

Cependant, tant que la civilisation grecque ou gréco-latine d'une part, ou la civilisation indienne de l'autre, se sont développées selon leurs lignes propres on peut dire que le problème humaniste ne s'est pas posé. C'est au XVI^e siècle occidental, nous le savons, qu'il devait appartenir de le formuler. Comment? en fait, comme une revendication de l'anthropocentrisme grec face au théocentrisme de la religion révélée.

Or, voici, tout au long de la rive sud du bassin méditerranéen, se prolongeant jusqu'en Andalus d'une part, jusqu'en Iran ou en Inde de l'autre, une aire de civilisation qu'informa, à partir du VII^e siècle, la religion musulmane

NDLR. — Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs le texte de la magistrale Conférence du Prof. Louis Gardet, donnée au Caire, au Centre de Dâr-el-Sâlâm, en février 1953. Bien entendu nous laissons à l'éminent philosophe toute la responsabilité des opinions exprimées ici.

comme la religion chrétienne informait la civilisation occidentale au temp de la Renaissance et des grandes découvertes.

Existe-t-il un humanisme musulman? la culture musulmane du passé ignora la question. Mais quand elle lui fut posée par la pensée occidentale moderne, c'est sans peine qu'elle l'accueillit. Le lexique ne laisse pas de soulever quelque difficulté. Si *thaqafa* connote depuis longtemps la notion de culture, il fallut bien recourir pour "humanisme" à *insaniyya*, qui continue par ailleurs à signifier "humanité". Quel sera donc le contenu nouveau donné à *insâniyya*?

EXISTENCE DE FAIT

Prendrons-nous humanisme en son sens historique venu d'Occident? Il s'agirait en ce cas de déterminer les points de rencontre de la culture gréco-latine et de la culture musulmane d'expression arabe, et les voies de pénétration de la première en la seconde. A mon sens, il s'agit là d'un problème historique et culturel de première importance, qu'il est non seulement légitime, mais indispensable de creuser. Nous en avons un exposé documenté dans l'ouvrage de M. Abd-al-Rahmân Badawî *al-Insaniyya wa l-wujûdiyya fî l-fikr al-arabî*. Mais le problème humaniste n'est pas qu'historique. L'étude des avancées gréco-latines comporte une référence au "rien que l'homme" à l'homme "mesure de toute chose", comme dit M. Badawî. Or, cette perspective, qui a été la condition même de l'épanouissement du classicisme dans la paganité, devient éminemment sujette à caution en un climat religieux dominé par le dogme de la transcendance divine.

Aussi bien, n'épuise-t-elle point le problème de l'humanisme en terre d'Islâm.—L'humanisme d'une époque engage une double table de valeur. En premier lieu, il

sera fonction, c'est vrai, de la communauté de vie des cités terrestres. Entrent en jeu alors les ensembles politiques et leurs frontières. Il est parfaitement légitime de parler d'un humanisme français, anglais, allemand, comme d'un humanisme égyptien, syrien ou iranien. L'humanisme français, par exemple, intégrera des valeurs et des thèmes catholiques, protestants, agnostiques ou athées, comme l'humanisme égyptien intègre des valeurs et des thèmes musulmans, chrétiens, et judéo-chrétiens, voire pharaoniques. Dans le même ordre d'idée, par delà les frontières politiques, domineront beaucoup moins des valeurs raciales ou ethniques que des valeurs culturelles créées par l'unité d'expression. Nous pourrions parler alors d'un humanisme d'expression arabe, unité d'ordre culturel dont la Ligue arabe prit si bien conscience. Car il est certain qu'une même langue crée une unité, l'une des plus fortes qui soient parmi les hommes.

Mais il est un autre ordre de valeur. Car enfin, s'il est vrai que des valeurs de foi religieuse n'engagent pas seulement une adhésion intemporelle et désincarnée, s'il est vrai qu'elles prennent le tout de l'homme, son intelligence et son cœur, et sa sensibilité, et son mode de réagir à l'égard du monde, il ne faut pas hésiter à reconnaître que des valeurs humanistes au premier chef sont en jeu. Il s'agit ici de ce qu'on peut appeler les valeurs temporelles de culture religieuse. C'est en ce sens là que je crois légitime de parler, à travers la diversité des pays, des races et même des langues, d'un humanisme chrétien ou d'un humanisme musulman.

Ces deux ordres de valeurs, l'une de culture profane, l'autre de culture religieuse, ne cessent évidemment d'interférer. L'historien rencontre alors un ensemble de données historiques dont il doit tenir le plus grand compte. —C'est un fait que l'Islâm, en son expression religieuse même, est lié à la langue arabe. L'arabe est la langue du Coran et de la prière cultuelle. Par ailleurs: il y avait

un humanisme gréco-latin avant le christianisme; il n'y a pas eu d'humanisme arabe avant l'Islâm. Les peuples du bassin méditerranéen acquis à l'Islâm, et qui étaient auparavant de langue et de culture syriaque ou grecque par exemple, sont devenus arabophones. Il n'est certainement pas indifférent que la langue arabe ait été pour eux le véhicule de leur foi musulmane. C'est parmi eux que se sont développés aux siècles passés un humanisme que l'on doit appeler, en rigueur de termes, arabo-musulman.

Et sans doute, dans le passé, et le présent aussi, l'Islâm s'est-il répandu parmi des peuples qui ne sont pas devenus arabophones. Mais de par les valeurs de culture religieuse développées, n'y a-t-il pas une unité, non seulement de foi, mais d'expression littéraire ou artistique qui colore la diversité des cultures arabo-musulmanes, turco-musulmanes, irano-musulmanes ? N'oublions pas que le Pakistan et l'Indonésie sont aujourd'hui les plus peuplées des terres musulmanes.

Chacun de ces groupes aux langues culturelles diverses mériterait à lui seul toute une étude. En une heure de temps, il me faut bien insister sur les dominantes communes et non sur la richesse des divergences. C'est donc avant tout l'humanisme musulman d'expression arabe dont je vous parlerai. J'ai assez développé les remarques précédentes pour vous demander de prendre son existence comme un fait. Je voudrais essayer maintenant d'en dégager les caractéristiques générales. Dans une dernière partie, j'essayerai de montrer ce qu'il a été à ses moments historiques privilégiés, les obstacles qu'il a pu rencontrer sur sa route, les développements auxquels il semble appelé aujourd'hui et l'apport qui peut être sien à une culture universelle.

I

Caractéristiques générales.**HUMANISME ET RELIGION MONOTHÉISTE**

Je ne crois pas inutile, au début de cette enquête, de rappeler ce que nous devons entendre par "humanisme". Toute forme de culture n'est pas de soi humaniste. Il y faut certaines conditions. En un sens large, j'appellerai humanisme, avec M. Pierre Mesnard, "toute conception théorique, toute attitude pratique qui affirment la valeur exceptionnelle de l'homme".

"Valeur exceptionnelle", — qu'est-ce à dire ? Non point, certes vouloir exalter l'homme au point de le doter de richesses et de capacités qu'il ne possède pas. Je dirai bien plutôt, — je cite ici M. Jacques Maritain — que l'humanisme "tend essentiellement à rendre l'homme plus vraiment humain et à manifester sa grandeur originelle en le faisant participer à tout ce qui peut l'enrichir dans la nature et dans l'histoire (...); il demande tout à la fois que l'homme développe les virtualités contenues en lui, ses forces créatrices et la vie de la raison, et travaille à faire des forces du monde physique des instruments de sa liberté".

Mais aussitôt une instance se présentera à l'esprit, disons à l'esprit des tenants de la pensée occidentale moderne. Toute religion monothéiste, et l'islâm non moins que le christianisme, ne va-t-elle pas, par ses dogmes de foi même à l'encontre de cette affirmation d'une valeur exceptionnelle de l'homme ? Tout épanouissement humaniste ne suppose-t-il pas un "anthropocentrisme réfléchi", alors que le monothéisme affirme avant tout la transcendance de Dieu ? — Telles furent déjà les revendications de certains courants humanistes du XVI^e siècle. On y peut joindre aujourd'hui leurs lointains

épigones que sont l'existentialisme athée, ou le marxisme (que d'ailleurs les grands génies de la Renaissance eussent récusés). On comprend qu'en réponse à une telle attitude, des croyants, centrés sur leurs valeurs de foi, aient pu délibérément faire profession d'anti-humanisme. Je songe spécialement, dans l'Occident chrétien, à telle ligne protestante, ou à l'existentialisme croyant d'un Kierkegaard. Et si un tel problème avait été posé dans les mêmes termes à la conscience de bien des croyants musulmans du passé, point de doute qu'ils eussent, eux aussi, répondu par une fin de non recevoir.

Mais ne nous laissons pas duper par les positions anthropocentriques d'un Occident déchristianisé. Disons-nous qu'affirmer Dieu un et transcendant est de soi anti-humaniste?—S'il est vrai que l'homme est un être contingent et créé, n'est-ce pas au contraire la possibilité de relation personnelles entre lui et son Créateur qui seule lui permettra de se réaliser selon toutes ses dimensions? Et où donc se trouve affirmée le plus nettement une valeur exceptionnelle de l'homme? Est-ce dans une vision du monde qui ne fit de lui que le produit déterminé d'une évolution matérielle, appelé sans doute à dominer le monde, mais n'ayant de destinée que terrestre? Ou dans une vision du monde qui appelle l'homme à une destinée éternelle,—et le fait "roi de la création", non seulement par les triomphes de son savoir fabricant, mais aussi et d'abord par la volonté et les miséricordes de Dieu?

Sans doute, la tentation pourra surgir de ne considérer cette vie terrestre que comme un passage, voire une illusion, de se replier sur des valeurs de salut individuel,—et qu'importe l'aménagement de la cité des hommes!

Mais est-ce bien là l'enseignement des religions monothéistes? N'en serait-ce pas plutôt la caricature?

Nous verrons une autres fois la réponse du christianisme. C'est la réponse de l'Islâm que je voudrais solliciter aujourd'hui. Car nous ne serons à même de parler d'humanisme musulman que dans la mesure où la foi musulmane non seulement autorisera, mais incitera l'homme à réaliser, dès cette terre, "les virtualités contenues en lui, ses forces créatrices et la vie de la raison", pour reprendre l'énumération de Jacques Maritain.

Certes, le musulman croyant ne saurait *s'installer* sur la terre. Le chrétien non plus. Mais la pensée musulmane ne se désintéresse point de la cité terrestre. Loin de là. Elle entend l'organiser pour faire respecter d'abord les lois divines, les "droits de Dieu" (*huqûq Allah*). Or, à ces "droits de Dieu" répondent, disent les juristes, les "droits des hommes" (*huqûq adamiyyân*). S'agit-il de simples valeurs juridiques, ou d'un réel engagement de la personne humains?

Reconnaissons en toute loyauté qu'un premier aspect, que l'on pourrait dire anti-humaniste, risque de frapper illusoirement l'observateur étranger. L'accent mis sur la transcendance de Dieu souligne volontiers, en conséquence, la vacuité de toute créature. "Car tout périt, si ce n'est Sa Face", dit le Coran. On sait que pendant longtemps une ligne d'explication théologique, celle de l'école ash'arite, interpréta les relations de Dieu et de la créature non comme une création continuée, une conservation dans l'être, mais comme une suite de création instantannées, seconde par seconde. L'homme est un composé d'atomes, grossiers (le corps) ou subtils (l'esprit), auquel non point une loi universelle déterminée, comme en bouddhisme par exemple, mais la Volonté souveraine de Dieu donne seule permanence et cohésion. En réaction contre la première école théologique, celle des mu'tazilites, on enseigna volontiers que Dieu est directement créateur des actes humains, dont il attribue

à chacun le "lot" qu'il lui a prédestiné. C'est la célèbre théorie du *kasb* ou *iktisab*. Dieu impute à l'homme la responsabilité de ses actes. Tout se passe, sur un plan juridique, comme si l'homme était libre et responsable. En réalité tout vient de Dieu et y retourne. Dieu est le seul Etre et le seul Agent. Soutenir avec les mu'tazilites, ou un peu plus tard avec les *falâsifa*, les philosophes musulmans hellénistiques, que les causes secondes ont une efficacité, c'est une innovation blâmable (*bid'a*) qui risque toujours de ne plus sauvegarder la Toute Puissance divine.

Je ne crois pas du tout que les thèses ash'arites doivent être considérées comme la seule expression orthodoxe de la foi musulmane. Mais elles furent longtemps et sont toujours enseignées. Elles resteront sans doute comme un témoignage quelque peu durci en son expression dialectique d'un sentiment très profond de la grandeur de Dieu et de son absolue transcendance. La pensée musulmane déborde ici les thèses ash'arites. L'attitude du croyant doit être une attitude d'adoration, de support patient (*sabr*), de totale et confiante remise de soi, dans la nuit, à la Volonté divine.—Ce que des observateurs occidentaux trop pressée ont appelé souvent le "fatalisme de l'Islâm", me semble être avant tout ceci : non point une résignation passive sous la loi d'un destin aveugle (ce qui serait la définition même du fatalisme), mais une active et volontaire soumission au Créateur transcendant, qui sait, entend et voit tout, qui connaît jusqu'à "la marche de la fourmi dans la nuit noire", et jusqu'au "moindre brin d'herbe à l'intérieur de la terre". Si Dieu est Dieu, il y a là, certes, une valeur religieuse hautement positive. Mais dès lors, toute forme de civilisation ou de culture ne sera-t-elle pas marquée, elle, d'une note de totale relativité, — qui peut avoir son charme, mais combien secondaire, et où rien d'essentiel, en définitive, ne se trouve en jeu ?

Autrement dit : toutes les fois que des valeurs humanistes ont pu apparaître dans la trame d'une civilisation ou d'une culture musulmanes, ne sera-ce pas comme à contre-courant des valeurs de foi? L'histoire de l'humanisme musulman sera-t-elle donc l'histoire d'une lutte entre des influences étrangères venues par exemple de la Grèce ou de l'Iran ancien, ou, de nos jours, de la civilisation occidentale, et l'attitude du croyant pénétré de la non existence intrinsèque de toute créature face à Dieu?

Ce serait là une vue bien sommaire. Face à la transcendance divine, l'Islâm incline, plus que le christianisme il est vrai, à laisser s'abolir en quelque sorte la densité ontologique de la créature. Est-ce à dire qu'un épanouissement humain ne se puisse poursuivre dans la cité musulmane qu'en rupture de toute dominante religieuse? Non point! car enfin, toute religion qui assigne à l'homme une destinée éternelle et personnelle, ne peut qu'exiger dès cette terre le respect de chaque destinée. De fait, ce respect, l'Islâm le professe pour tout croyant; j'ajouterai : et se doit de le professer pour tout homme en tant que pouvant devenir serviteur de Dieu. Sans doute, l'homme ne sera pas dit, comme en christianisme, marqué du sceau analogique de l'Etre et de l'Agir divin, parce qu'intelligent et libre. Ces différences viennent sans doute des dogmes professés, mais aussi, mais surtout peut-être, des modes d'expression. Les notions religieuses musulmanes ont été élaborées en langue arabe et en climat arabe. Elles restent marquées par la tendance du génie arabe à affirmer par discontinuité. Là où la pensée chrétienne informée dès l'origine par le génie grec, procédera par dialectique d'intégration, la pensée musulmane préférera souvent une dialectique de contraste. Je crois que c'est pour ne pas s'être rendu compte, de part et d'autre, de cette différence dans le mode de pensée et d'expression, que bien des ma-

lentendus réciproques ont surgi, au cours de l'histoire entre Islâm et chrétienté.

LES BASES D'UN HUMANISME MUSULMAN

Comme bases d'un possible humanisme, je dirai quelques mots—bien rapides— des notions musulmanes de personne humaine, de raison humaine, de liberté humaine.

PERSONNE HUMAINE

La personne humaine, en christianisme, sera conçue d'abord comme *capax Dei*, selon l'expression latine, comme capable de recevoir les visitations toutes gratuites de la grâce divine. Et cela par nature, par le don premier de l'être, de l'intelligence et de la liberté, que lui remet le Créateur. En Islâm, la personne, *shakhs*, sera d'abord le témoin de l'Unicité de Dieu, comme aime à le dire Louis Massignon. Elle n'aura vraiment valeur irremplaçable de personne humaine qu'en tant qu'investie par Dieu du statut de croyant. Mais alors, cet état de non densité ontologique qui était sien, cette impermanence face à Dieu qui seul perdure, se hausse à la dignité d'adorateur et de serviteur du Très Haut.

Car "tous les croyants sont frères". Tout croyant a droit, en principe, à un égal respect au sein de la cité musulmane. Si l'on songe aux vieilles hiérarchies et inimitiés tribales de l'Arabie anté-islamique, il faut dire qu'il y a là, dans la ligne même de l'affirmation religieuse musulmane, un sens de la personne humaine comme témoin de la foi en Dieu qui lui restitue une vraie grandeur. Car la fraternité des croyants doit s'exprimer par leur égalité foncière devant Dieu. "Le sang du musulman vaut le sang d'un musulman", dit un *hadith*.—Sans doute, la nature humaine garde partout ses faiblesses. Une fo

officiellement professé ne suffit pas toujours, nous ne le savons que trop, en chrétienté comme en Islâm, pour triompher des égoïsmes ou des instincts de domination. L'effort sur soi-même, la lutte contre les instincts et les passions, que maint auteur musulman, et Ghazzâlî tout le premier, aiment à appeler le "grand *jihād*" est toujours à reprendre. Mais il reste que l'idéal historique concret de la cité musulmane insiste sur ce respect foncier dû à tout croyant, riche ou pauvre, mendiant ou Calife. Et c'est un devoir d'obligation religieuse pour le riche que de venir en aide au pauvre.

Mais cette notion de personne, qui est conçue comme dépendante d'une investiture positive de Dieu, devait poser à la science islamique le cas du non musulman. On sait la distinction coranique entre ceux qui ne croient pas en l'existence du Dieu Un, et les "gens du Livre", chrétiens et juifs, à qui fut adressée une révélation. Ces derniers seront accueillis à titre d'hôtes dans la cité musulmane, protégés comme tels dans leur personne, leurs biens, leur statut religieux. C'est le statut de *dhimma*. Par ailleurs, tout non musulman pourra toujours recevoir la "sauvegarde", l'*amân*. Dans les deux cas, c'est la notion de droit d'asile et d'hospitalité, transposée du plan tribal anté-islamique au plan religieux musulman, qui s'affirme. Sur le plan proprement arabe déjà, on sait toutes les richesses et délicatesses de la vertu d'hospitalité. S'y joignent les notions d'honneur et de fidélité à la parole donnée, *ird*, *futuwwa*, *ikram*. Ce sont là, à coup sûr, des éléments d'humanisme, que la cité musulmane reprendra à son compte. On les verra à l'oeuvre, entre autres, dans les corporations artisanales du moyen âge musulman.

De nos jours, l'évolution des sociétés politiques, qui définissent la citoyenneté non plus par la religion, mais par le droit de naissance ou de naturalisation, pose à la cité musulmane une question nouvelle. Presque

partout, cette question a été pratiquement résolue; pratiquement, mais non quant à l'énoncé des principes. Il ne m'appartient pas de suggérer ici la moindre solution, mais il me semble qu'elle devrait se pouvoir trouver non tant dans une ligne de laïcisme, au sens négateur et occidental du mot, que dans une ligne d'universalisation de ces vertus, disons arabo-musulmanes dont je viens de parler. Et ce pourrait être une grande leçon donnée à l'athéisme moderne, et à ses monstrueuses catégories de camps de concentration, de personnes déplacées et d'incompatibilité des cultures.

En Islâm comme en christianisme, la notion de personne humaine s'affirme en droit comme une valeur irréductible. Car elle est axée sur Dieu créateur et rémunérateur, elle est fondée sur des rapports d'égalité et de justice (il y aurait un long développement à poursuivre sur l'importance de la notion de justice, 'adl, et du "statut de justice", 'adala, dans la cité musulmane). Moins universalisée peut-être qu'en christianisme, la notion de personne humaine n'assume pas moins en Islâm un rôle irremplaçable,—à l'opposé de cet englobement dans l'Homme collectif, à quoi ne cesse de nous convier l'athéisme dialectique.

Usage de la raison.—Dans la pensée chrétienne, la personne humaine se définit d'abord comme raisonnable et libre. Dans les lignes dominantes de la pensée musulmane elle se définit d'abord comme "témoin". Il faudra attendre les influences grecques du début de l'âge 'abbâside, la constitution de la première école théologique, le *kalam* mu'tazilite, et l'arrivée de la pensée hellénistique dans la philosophie d'expression arabe, pour que soit magnifié le 'aql (terme non coranique) comme correspondant de l'intellect, du *noûs* grec. Sous ces diverses influences, la notion de l'homme investi de ses actes par le commandement de Dieu, et la négation

de l'efficace des causes secondes, je ne dis pas s'effacèrent, mais s'unirent, dans les conceptions courantes, avec la distinction corps et âme, ou corps, âme, esprit. Et s'y joignit la notion plus proprement sémite du "coeur", lieu de la science des choses religieuses, et siège de la personnalité.

La personnalité de l'homme, ce sera toujours son "statut" (*hukm*) de croyant et de témoin; mais ce sera aussi un principe spirituel que l'on peut à volonté, selon Ghazzâli, appeler esprit, âme, intellect ou coeur. Des lignes d'influences diverses s'entrecroisent donc, et s'en dégage moins un enseignement unique que des dominantes, parfois contrastées. La notion d'intellect ou de raison ne sera pas toujours celle à laquelle les lignes de pensée moderne nous ont habitués; mais c'est bien en définitive de l'usage de l'intellect ou de la raison qu'ils s'agit. Les sources du droit coranique connaîtront par exemple les discussions sur l'usage et la portée de l'opinion personnelle, le *ra'y*, dans les déterminations juridiques. Les écoles théologiques discuteront des rapports du '*aql*', que l'on peut traduire ici par raison, et de la Loi révélée (*shar'*). L'inférence analogique ou *qiyâs* sera l'une des sources du droit. Dans l'école hanafite, et sous une certaine influence, déjà, de la logique aristotélicienne, la recherche du motif déterminant explicitement admis préludera à la transformation du *qiyâs* en syllogisme. Le pas sera franchi avec les philosophes hellénistiques, les *falasifa*. Le syllogisme aristotélicien sera si dûment acclimaté par eux, que les théologiens leurs adversaires reprendront, pour les combattre, leurs propres armes.

En tout cas, aucune grande école de pensée musulmane, et quand bien même il s'agirait d'Ibn Hazm et de ses procédés sémantiques d'investigation, ou des grands croyants hanbalites et de leur méfiance d'une rationalisa-

tion de la foi, aucune grande école ne pouvait oublier que le Coran sollicite l'homme à "réfléchir sur les signes" de l'univers, pour y trouver un témoignage, et comme une trace de l'existence de Dieu. Et combien de fois le *hadith* : "cherchez la science, quand même ce serait en Chine", ne fut-il pas cité!—Sans doute s'agissait-il d'abord de la science des choses religieuses, qui fut et reste entourée en Islâm du plus grand respect. Mais rares les esprits qui résistèrent à la séduction des sciences dites "étrangères", les sciences profanes, venues de la Grèce, et secondairement de l'Iran ou de l'Inde. Ici, il s'agit moins d'un humanisme proprement musulman, que des rapports à établir entre un humanisme musulman comme tel et un humanisme profane. J'y reviendrai tout-à-l'heure.

Notion de liberté.— Un épanouissement des virtualités humaines pose le problème de la liberté. Mais, dira-t-on, la foi musulmane ne va-t-elle pas apporter, sur ce point, un élément restrictif? Car enfin, la thèse *mutazilite*, qui affirme l'homme créateur de ses actes, fut, à partir du IV^e siècle de l'hégire, écartée comme hétérodoxe. L'enseignement le plus courant nie le fondement ontologique de l'*ikhtiyar* du "libre choix". L'homme dira l'*ash'arite* Sanûsî, est "un être contraint dans le moule d'un être libre". Tout est déterminé par Dieu, qui est créateur du mal comme du bien.— J'ajouterai que les philosophes hellénistiques eux-mêmes, Ibn Sînâ entre autres, s'ils affirment l'efficace des causes secondes, n'envisagent que des causes secondes déterminées. Ils concluent donc à un universel déterminisme existentiel, au sens, tout compte fait, des déterminismes modernes. Les thèses opposées de l'absolu volontarisme divin *ash'arite*, et le déterminisme existentiel des *falasifa*, s'unissent en une commune négation métaphysique de la liberté humaine.

Sans doute. Mais autre chose est le fondement métaphysique en jeu, autre chose l'exercice reconnu d'une liberté pratique. Or, c'est le second qui, sur le plan des réalisations humanistes, nous importe d'abord. Quelle que soit la solution des écoles théologiques ou philosophiques concernant la réalité du libre arbitre (*ikhhtiyâr*), la pensée musulmane n'entendit jamais nier la liberté civile et politique (*hurriyya*). La différence du vocabulaire déjà est significative.

Et voici où se situera, à mon sens, la liberté pratique. Si la personne humaine est témoin de Dieu, elle doit être, sur le plan de la cité, sujet de droits et de devoirs. Aux droits de Dieu répondent, je l'ai déjà dit, les droits des hommes, *huqûq Allâh*, *huqûq adâmiyyîn*. Mais s'agit-il seulement de valeurs juridiques, d'un statut juridique,—liberté, esclavage, demi-esclavage, tutelle,—où Dieu place à son gré tel ou tel homme ? (et l'on n'interroge pas Dieu sur ce qu'Il fait.) Telle serait peut-être, la réponse la plus obvie. Mais il y a dans la foi musulmane, un appel à l'intériorisation, qui n'est sans doute pas un devoir religieux obligatoire, mais n'en sollicite pas moins le cœur du croyant.

Au printemps 1952, il y avait à Paris, au Centre des Intellectuels Catholiques, un débat sur la liberté : sur la liberté du chrétien d'abord, mais avec une mise en regard des notions de liberté dans les autres climats religieux. M. Nûr al-Dîn Bammate, un musulman d'origine afghane et moi-même, avoins été chargés de traiter de l'homme libre dans la cité musulmane. Nous avions été d'accord, M. Bammate et moi, pour parler d'un sentiment intérieur de liberté. La liberté intérieure de l'homme musulman, avoins-nous dit à-peu-près, se réalise par l'entrée dans un mouvement d'acceptation profonde de la Volonté divine. Il peut y avoir une remise passive de soi au décret divin, une acceptation résignée qui, à la limite, se stabilise en ce qu'on a pu appeler trop

vite le fatalisme de l'Islâm. Mais il peut, il doit y avoir aussi une remise active à la Volonté divine, aimée parce qu'elle est la Volonté de Dieu. Il s'agit alors non tant d'une liberté de choix, que d'une libération intérieure. C'est ce que la philosophie chrétienne appellera liberté d'autonomie. Elle ne peut que solliciter l'homme à une prise en charge de ses responsabilités, au prix de la vie, s'il le faut.

Cette libération intérieure aura en Islâm d'autres tonalités qu'en christianisme, liées à des notions différentes de l'homme, et surtout peut-être des rapports de l'homme et de Dieu. Mais je crois que la remise active de soi à Dieu, sans réserve et en toute confiance, qui est le sens le plus vrai et le plus intérieur du mot *islâm* lui-même, peut et doit être comme un ferment sans cesse activé d'humanisme musulman. Vouloir s'aligner sur une certaine notion moderne de l'exercice de la liberté, conçue comme une liberté sans frein et sans limite, pour le mal comme pour le bien, serait pour la pensée musulmane se renier elle-même. Quand Dieu n'existe pas, tout est permis, disait Ivan Karamazov, personnage caractéristique s'il en est de l'un des plus beaux romans de Dostoïevsky. Sous prétexte de liberté, ce sont alors les caprices et instincts qui enchaînent. — Une remise de soi à Dieu est une liberté autrement efficace, sur le plan de l'humanisme temporel, comme sur le plan de la libération intérieure.

II

Réalisations historiques

Notion de l'homme, usage de la raison et de la réflexion, responsabilité et liberté humaines, il y a là, dans la pensée musulmane comme telle un ensemble de valeurs qui tendent de soi à promouvoir une forme spécifique d'humanisme.

Peut-on parler maintenant d'une réalisation historique d'humanisme musulman? Sans aucun doute. Cette réalisation a-t-elle mis en œuvre toutes les virtualités que j'ai essayé de dégager dans mon analyse même des notions musulmanes? Cela me semble moins sûr. Je ne pense pas d'ailleurs qu'il faille s'en attrister. J'y trouve au contraire la preuve que l'humanisme musulman n'appartient pas qu'au passé, et qu'un avenir lui reste ouvert dans une ligne de difficile prise de conscience et de conquête de soi. J'en dirai d'ailleurs autant, avec des nuances, de l'humanisme chrétien, si j'avais à en traiter.

ÉLÉMENTS CULTURELS EN PRÉSENCE

Une réalisation d'humanisme est toujours liée à une culture. Or, l'humanisme musulman, comme l'humanisme chrétien, fut informé par des cultures étrangères, déjà existantes. Le christianisme rencontra dès sa naissance la culture grecque. Les tout premiers chrétiens furent des grecs aussi bien que des juifs. Le ferment chrétien activa spontanément l'humanisme grec, et c'est ainsi qu'il y eut l'épanouissement des III^e. et IV^e. siècles, sans que le problème de l'humanisme comme tel ait eu à se poser.

Les données historiques sont plus complexes en en Islâm. Le ferment arabo-musulman, déjà élaboré et comme mis en place à Médine, rencontra très vite, lui aussi la culture grecque. Mais elle fit davantage effet de culture étrangère, quand ce ne serait que pour cette raison primordiale : elle dut passer par l'intermédiaire des traductions, et le prisme de génies linguistiques fort différents. Et puis, le ferment arabo-musulman rencontra plus directement que le christianisme l'apport de la culture iranienne, disons plus spécialement de la sensibilité iranienne. Je voudrais préciser un peu ces éléments en présence :

1.— Tout d'abord, à la base des acquisitions culturelles futures, se décèle l'apport de la psychologie et des tendances sociales de la vie arabe. Il n'est pas besoin d'insister sur le goût inné des Arabes pour la poésie et l'éloquence, et leurs deux tendances, plus corrélatives ici qu'opposées, l'une vers un individualisme volontiers frondeur, l'autre vers un solide attachement aux cadres traditionnels. J'y ajouterai une riche faculté d'expression, admirablement servie par la belle langue arabe, et dont le pouvoir évocateur, pour reprendre une remarque de M. Ahmad Amîn, dépasse la faculté de conception. Je préciserai, avec M. Ahmad Amîn, encore, que l'intelligence arabe est plus volontiers acuceillante que directement créatrice. Le pouvoir d'accueil de la culture arabomusulmane à l'égard des autres pensées fut toujours très grand. Elle fut d'autant plus elle-même, et d'autant plus féconde en œuvres durables qu'elle sut s'ouvrir sur le dehors. Un repli sur soi lui fut toujours funeste. C'est l'une de ses richesses, c'est l'un de ses risques aussi.

2.— En second lieu : la culture grecque informa l'humanisme musulman comme elle informa l'humanisme chrétien. Elle eut, dans le monde musulman, une double voie d'accès. D'une part, l'influence directe de la culture chrétienne byzantino-syriaque, dont étaient imprégnés les peuples de Proche-Orient convertis à l'islâm ou hôtes de la cité musulmane : par eux, cette mentalité byzantino-syriaque, l'architecture des basiliques, le droit byzantin et son organisation politique, furent présents à la vie même de l'Empire arabe des Umayyades. Il y aurait toute une étude à faire de l'accueil réservé à ces apports par la pensée et la sensibilité proprement musulmanes, le passage des basiliques aux mosquées, la recontre du droit byzantin et du droit coranique. La seconde voie d'accès, à partir cette fois de l'époque 'abbâsîde, fut la grande invasion intellectuelle, sous le mécènât des

Califes et à leur demande, des traductions des philosophes et savants de l'antiquité. Elles vinrent à l'origine par l'intermédiaire du syriaque, puis directement du grec en arabe. On sait les équipes de traducteurs, dont un bon nombre chrétiens, qui travaillaient pour le compte des Califes de Baghdâd. La pensée musulmane reçut ainsi l'héritage philosophique et scientifique de la Grèce antique, mais beaucoup moins, cela est remarquable, son héritage littéraire. Il y eut alors comme une ivresse intellectuelle, tandis que se multipliaient les bibliothèques aux nombreux ouvrages de "science étrangères". C'est avec raison que M. Badawî étudie à ce propos l'humanisme des Abû Bakr Râzî, Jâhiz, Mutannabî... Et l'on doit reconnaître avec M. Tâhâ Husayn que le long et glorieux passé alexandrin de l'Égypte la préparait à accueillir l'influence de la pensée hellénistique sous son nouveau revêtement arabe. Il faudra attendre le XVI^e. siècle occidental pour rencontrer une même soif de connaître et d'intégrer un passé culturel.

3.— Enfin, à partir de l'époque 'abbâsîde, la littérature, les arts, voire certaines traditions religieuses iraniennes, imprégnèrent la sensibilité même des peuples d'Islâm. On en retrouverait des traces jusqu'en Andalus. Je songe, à titre d'exemple, à la musique si choyée à la cour des Califes, à la place que les chants les plus célèbres du III^e. siècle de l'hégire, les compositeurs, chanteurs et chanteuses de l'époque, tiennent dans le *Kitâb al-Aghanî*, cependant que l'encyclopédie des *Ikhwân al-Safâ'* réserve un large audience à des théories musicales où se rejoignent l'influence de l'Iran et celle de la Grèce pythagoricienne. Il fallut tout cela pour former la musique classique arabe, spécifiquement arabe pourtant, attachée non point aux compositions harmoniques, comme le sera la musique classique occidentale, mais à l'ornementation du dessin mélodique. Et voici que, sans rien perdre des éléments déjà intégrés, elle devait s'enrichir

de vibrations andalouses quand le musicien et esthète Ziryâb, élève des Mawsilî d'Orient, passa de Baghdâd à la cour de 'Abd al-Rahmân II, calife umayyade d'Espagne, protecteur des lettres et des arts.

C'est en chaque branche de création artistique, poème ou prose littéraire, architecture ou art d'ornementation, que se retrouveraient les mêmes jeux d'influence, la même diversité selon les climats et les époques. En cette longue et remarquable floraison d'œuvres littéraires et artistiques, ce qui apparaît au premier aspect, c'est bien un humanisme un peu au sens XVIe. siècle du mot, et où les influences étrangères prenaient souvent le pas sur les inspirations venues de la foi musulmane.— S'il fallait distinguer, je dirais: les influences étrangères dominèrent surtout en architecture profane, musique et arts secondaires; la littérature, poésie et prose, garda plus nettement, en raison même de la langue et de son rythme, "un cachet bédouin venu de la vieille Arabie", comme l'écrivait le Dr. Tâhâ Husayn; cependant que l'architecture des mosquées, en dépit des apports byzantino-chrétiens, iraniens et mongols, sut inventer des styles divers et originaux que la destination religieuse des édifices couronne par une valeur et une portée communes, spécifiquement musulmanes.

L'HUMANISME CLASSIQUE

Ce sont de haut sommets de culture humaine qui furent ainsi atteints. Ils s'échelonnent, selon des vicissitudes diverses, du IIe. au VIIIe. siècles de l'hégire. Faut-il énumérer? la Damas umayyade, la Baghdâd du grand siècle de Hârûn al-Rashîd et de ses successeurs, le Caire fâtimide puis des mamlûks, la Nishâpûr saljûqide, l'Andalus et le Maghrib, depuis les Umayyades d'Espagne jusqu'aux Almohades, en n'ayant garde d'oublier l'Ifriqiya et la Sicile aghlâbide, ou le Maroc idrîside et surtout

marinide... Humanisme un peu au sens XIVE. siècle du mot, disais-je, et qui se plut à fronder plus d'une fois les prescriptions et observances religieuses. Humanisme extrêmement brillant, voire raffiné, du moins sous les 'Abbâsides et en Andalus, mais humanisme quelque peu licencieux de cour et de palais, étroitement dépendant de la protection des Souverains : bien rares sont les poètes, artistes ou philosophes, qui aient imité Abû l-'Alâ' al-Ma'arrî, fuyant les cours plus qu'il ne les fréquenta. Humanisme de lettrés aux loisirs nombreux, habiles à épuiser avec art les charmes de la vie ; et qui n'hésitaient point à accueillir une littérature ou une philosophie fort profanes, voire les vins et les jeux, les soirées et peintures, et cette séduisante musique persane ou andalouse, condamnés ou tenus en si grande suspicion par l'orthodoxie musulmane.

Cet humanisme-là, nous pouvons l'appeler aristocratique, mais en soulignant bien qu'il ne s'agit point d'une aristocratie de caste, ce qui n'aurait guère de sens en Islâm. Un bon nombre des lettrés de cour vinrent de la bourgeoisie ; d'autres, d'une plus humble origine encore, étudiants pauvres par exemple, ne durent qu'à leur talent et savoir faire, et au mécénat du Souverain, leur élévation sociale. L'un des exemples les plus connus est celui d'Ibn Abî Amîr qui, de pauvre étudiant de Cordoue, devint le célèbre Mansûr Billâh. — Humanisme de cour, refluant sur la ville malgré tout, auquel s'intéressaient, quand ce ne serait que pour lutter contre sa licence, savants et juristes des mosquées et *madrassa*. Et quand les joutes de l'art ou de l'esprit prenaient trop d'acuité, le peuple des villes n'hésitaient pas, aux premiers siècles du moins, à dire son mot. Le *Kitâb al-Agânî* nous conte l'histoire de cette armée umayyade passionnée de poésie et se disputant pour savoir quel était le plus grand poète de Jarîr ou de Farazdaq.

Mais humanisme de cour d'expression avant tout artistique et littéraire. Expression artistique : l'ambiance générale fut une atmosphère de luxe élégant, qu'ornaient des objets d'art de prix, depuis les décorations murales jusqu'aux céramiques et aux étoffes peintes, et que berçaient les sons des harpes, luths, rebecs et flûtes.— Humanisme d'expression littéraire : où dominera la recherche d'une extrême perfection de forme. Qu'il s'agisse des odes et brefs chants d'amour, les *ghazal*, ou de larges *qasîda*, aux grands élans lyriques traversés parfois d'un souffle d'épopée, qu'il s'agisse des célèbres *maqâmât* en prose rimée, le même souci de beauté formelle se manifeste. Les poètes classiques sont rares qui, comme Abû l-'Atâhiya, eurent le souci d'écrire parfois des œuvres plus simples, à la portée du peuple, disons du moins du peuple lettré des villes.

Plus d'une fois, les mainteneurs des traditions religieuses durent jouer un rôle d'anti-humanistes, dès lors que leurs adversaires se complaisaient en cette indépendance de mœurs où rivalisaient poètes, artistes, pseudo-sûfis et philosophes. A la grande époque 'abbâside, il n'est que de relire le tableau vivant et inquiétant à la fois que le juriste hanafite (et anti-mystique) Tanûkhî nous trace de la vie de l'élite baghdâdienne.

Cependant, il serait aussi faux de faire des libre-penseurs de l'Islâm le seul type d'humaniste musulman, que de voir dans les "libertins" et libres-penseurs de notre civilisation moderne un type d'humaniste chrétien. Au surplus, s'exerça l'influence d'écrivains ascétiques, voire mystiques. Le sûfisme naissant agita plus d'une fois le monde des lettres. Des œuvres aussi marquantes que celle de Hasan al-Basrî, pour ne citer que lui, diffusaient les notions de retour à Dieu, de dépouillement et de renoncement, Or, les libre-penseurs de l'Islâm restaient dans l'ensemble musulmans. Jouir de la vie, en sachant bien que rien d'essentiel n'y est engagé, est une autre façon d'af-

firmer la vacuité des créatures. Passer de la jouissance au renoncement demande alors la conversion du coeur (et des sens) plus que de l'esprit. Le poète bédouin Jarîr dut la faveur du dévôt 'Umar II à sa réputation de piété et de chasteté. Des princes se faisaient ascètes, et, dans sa vieillesse, Abû Nuwâs se convertit, dit-on, au détachement de ce monde. C'est peut-être par ses poèmes ascétiques, imprégnés d'ailleurs d'un syncrétisme peu orthodoxe, que le grand Abû l-'Atâhiya acquit le plus sûr de sa renommée. Et l'on peut considérer à bon droit comme un thème humaniste le mythe de l'"Homme parfait", *insân kamîl*, que les sûfis postérieurs, Ibn 'Arabî, Jîlî, entre autres, islamisèrent, après l'avoir emprunté au vieux fond iranien ou grec. M. Badawî nous a proposé sur ce dernier point de précieuses suggestions.

Humanisme brillant, donc, flambée brillante des esprits et des arts, connaissant des temps d'apogée, assez brefs, mais renouvelés au gré, presque toujours, des incidences politiques. Humanisme volontiers en lutte avec le courant maintenu de l'Islâm de stricte observance, s'imprégnant néanmoins à son contact d'une mentalité et de valeurs proprement musulmanes, cependant que l'Islâm traditionnel ne pouvait pas ne pas recueillir quelques beaux et définitifs apports de littérature ou d'art profanes. La culture occidentale les connut trop peu ou trop mal. Elle ne sut guère intégrer que les données philosophiques, musulmanes ou grecques, que lui valurent les traductions arabo-latines du XIIe. siècle, ou certaines oeuvres lyriques, épisodiquement et incomplètement connues. Il est temps que soient acclimatées à la culture universelle bien d'autres œuvres musulmanes de haute tenue.

LE PROBLÈME DE L'HUMANISME. PERSPECTIVES D'AVENIR

Les rapports de cet humanisme historique et de la foi musulmane sont donc quelque peu analogues, compte

tenu de la diversité des religions, des cultures et des milieux, à ce que seront au XVII^e. siècle les rapports de la Renaissance gréco-latine et de la religion chrétienne. Vous voyez en quel sens j'avançais tout-à-l'heure qu'il ne me semble pas qu'aient été épuisées toutes les virtualités d'un humanisme musulman. Au vrai, il faudrait parler, pour le passé, d'une culture humaniste, et l'une des plus brillantes qu'ait connue l'histoire, plutôt que d'un humanisme proprement dit.

Deux caractères me semblent illustrer cette affirmation. En premier lieu : les notions d'homme et de liberté humaine que j'ai analysées comme une base possible de l'humanisme musulman, sont certainement plus riches que celles qui se dégagent de l'humanisme historique des cours et des palais. En ce dernier, la liberté prit souvent figure de licence, comme si la vacuité de toute créature ne pouvait se composer que par une recherche de perfection formelle et de jouissance immédiate. Et puis, cet humanisme resta trop souvent cantonné dans une aristocratie de fait. Il fut trop souvent coupé du peuple, l'humble peuple des villes et des campagnes. Celui-ci cependant, par son maintien des vieilles vertus arabo-musulmanes d'hospitalité, d'entraide et de justice, par son abandon confiant entre les mains de Dieu, vivait déjà pour sa part de valeurs culturellement moins brillantes, mais plus directement annonciatrices d'un possible humanisme.

Cette coupure avec le peuple et son folklore fut peut-être l'une des causes qui ne permit pas à la culture des lettrés de se renouveler durant les siècles de la domination ottomane. Il y eut alors, c'est une banalité de le dire, comme un engourdissement de la culture arabo-musulmane. Non qu'elle fut totalement éteinte, certes, elle se maintint, souvent à coup de manuels et de gloses, elle ne se renouvela guère.

Mais au XIXe. siècle, le réveil est venu. Les peuples d'Islâm ont repris d'eux-mêmes une conscience claire. Ils se sont trouvés en présence de la civilisation occidentale moderne, et de son énorme avance économique et technique. Ils se sont trouvés aussi la proie de sa volonté de domination, et trop souvent l'enjeu de la politique internationale. Le réveil fut rude. Au temps des 'Abbâsides, Baghdâd était la ville civilisée par excellence, et l'Europe était barbare. A la fin du XIXe. siècle, l'Europe se penchait volontiers sur la civilisation musulmane comme sur une survivance médiévale.

La tentation eût pu naître d'un repli anti-humaniste sur les seules valeurs intérieures, et la patience, et l'abandon à Dieu. Mais les larges possibilités d'accueil de la pensée arabe restaient vivantes. En fait, il y eut, face à la civilisation occidentale un peu le même engouement que le Xe. siècle 'abbâsides avait connu face à la pensée et à la science grecques. Les traductions des ouvrages européens ou américains sont aussi abondantes, je crois, que le furent alors les traductions gréco-syriaco-arabes. Le renouveau littéraire qui en est le fruit est maintenant un fait. Il fut l'oeuvre d'écrivains arabes, chrétiens et musulmans, qui surent mettre les richesses de leur langue au service d'idées et de créations nouvelles. Des domaines jusqu'alors inconnus ou presque ont été conquis, comme le théâtre et le roman, auquel les classiques *mâqamât* ne préludaient que de loin. Je n'insiste pas sur les conditions actuelles du renouveau littéraire et ses probables orientations futures. Elles ont été fort bien étudiées par M. Tâhâ Husayn, dans un article paru au lendemain de la dernière guerre sur "La littérature arabe entre son passé et son avenir" (1).

(1) Cf. La Revue du Caire, numéro spécial, *Cinquante ans de Littérature Egyptienne*, p. 11 et sq.

Mais bien au delà du plan littéraire, je dirais que c'est un humanisme nouveau, au sens le plus fort du terme, qui sollicite la pensée musulmane. Je n'entends point parler d'un humanisme moderne a-(ou anti)religieux. Les risques en sont grands sans doute, plus grands encore qu'ils ne l'étaient au temps des "libertins", des *zanâdiqa* du passé. Mais je crois que musulmans comme chrétiens devraient d'abord être persuadés que ce n'est pas en renonçant à leur foi, et en limitant la destinée de l'homme à cette terre, qu'ils en pourront épanouir les authentiques virtualités.

Disons-nous que les valeurs de base d'un possible humanisme musulman présentent, face aux triomphes techniques de la civilisation moderne, certaines tendances restrictives? Toujours la vacuité radicale de tout le créé,—dont le symbole, le très beau symbole artistique pourrait bien être les entrelacs sans fin des arabesques, sculptées avec une extrême minutie de forme dans le matériau le plus fragile qui soit, le plâtre friable. Toute représentation terrestre, et jusqu'aux motifs floraux, s'y dissout. Elle s'abolit dans une splendeur de lignes géométriques, d'où ne surgit que le dessin merveilleux des lettres arabes, criant le seul Nom divin. Sans la splendeur de ces arabesques, celles particulièrement de l'art hispano-musulman, quelque chose d'irremplaçable manquerait à l'histoire des arts plastiques de l'humanité.

Et cela suffit à nous montrer que le sens de la vacuité du créé n'a point toujours valeur anti-humaniste! Mais je crois qu'un nouvel humanisme musulman devra d'abord assumer la notion de justice, le '*adl*', si chère aux peuples d'Islâm, et la vieille fidélité aux serments et à la parole donnée, et la valeur de la personne humaine comme témoin de la présence de Dieu. De telles valeurs sont communes à l'Islâm et au christianisme. Mais chacun d'eux a sa façon propre de les dire et de les vivre. Sur le plan de la culture temporelle religieuse, et dans un large

mouvement d'accueil à tout ce que la culture moderne a pu drainer de bon, chacun d'eux peut communiquer à l'autre et à tous ses richesses. Elles ne seront porteuses d'humanisme d'ailleurs que si elles sont nourries d'un sens très fraternel de la vie des peuples. L'âge des humanismes aristocratiques est clos. C'est dans le souci d'une justice et d'une dilection s'étendant jusqu'aux plus pauvres et aux plus souffrants que l'homme d'aujourd'hui peut espérer réaliser sa destinée de serviteur de Dieu. Alors, les acquisitions scientifiques et techniques pourront être intégrées, au service de l'homme, et non plus pour son esclavage.

A l'heure actuelle, il ne peut plus y avoir, il ne doit plus y avoir de muraille de Chine. Chacun est responsable de tous, et dépendant de tous. Dans la rencontre de la civilisation occidentale et de la pensée musulmane, l'humanisme chrétien de par son universalisme de nature, a une responsabilité de premier plan. Mais si l'Europe déchristianisée s'est détournée du sens de la présence et du mystère de Dieu, peut-être a-t-elle à méditer sur le thème de la transcendance, «qui est au centre de la vie de l'Islâm, et à réapprendre ainsi une vérité qu'elle n'aurait jamais dû méconnaître» (1). La transcendance du Très Haut, loin de nier la présence de Dieu parmi les hommes, et d'anéantir les virtualités humaines, est la seule garantie valable de la justice et de l'amitié fraternelle dans la cité terrestre, la seule garantie valable, en définitive, de l'authentique grandeur de l'homme dès cette terre. En porter témoignage sera peut-être une tâche commune à laquelle devront se vouer l'humanisme chrétien et l'humanisme musulman de demain.

LOUIS GARDET

(1) Olivier Lacombe, *Existence de l'Homme*, éd. Desclée de Brouwer, Paris, 1951, p. 130.

La Lampe à Huile

Quand le Cheikh Ragab Abdallah, mon aïeul, venait, tout enfant, au Caire, avec sa famille pour s'attirer des bénédictions en visitant le tombeau des membres de la famille du Prophète, son père le faisait se courber en approchant du seuil de la mosquée de Sayeda Zeinab—et l'instinct d'imitation dispensant de l'imitation—il tombait comme eux sur le seuil de marbre que tous les siens couvraient de leurs baisers, courant le danger d'avoir la tête heurtée par les fidèles qui entraient dans la mosquée ou en sortaient.

Il arrivait quelquefois qu'un uléma, témoin de leur geste, montrait un visage courroucé et faisait appel à Dieu de ces manifestations d'idolâtrie et d'ignorance ; mais la majeure partie des fidèles souriaient de la simplicité de ces paysans dont les vêtements répandaient une odeur de lait, de boue et de fenu grec ; ils comprenaient combien leur cœur avait dû brûler du désir de cette visite, quel respect il recelait envers Elle, et que ces simples ne connaissaient aucune autre manière pour l'exprimer.

Mon grand-père, jeune encore, émigra au Caire à la recherche d'un gagne-pain : il n'est pas étrange qu'il choisit comme résidence la maison la plus proche de sa mosquée préférée. Il s'installa dans une vieille mai-

NDLR. Nous sommes heureux de faire connaître aux lecteurs de langue française un autre écrivain égyptien de valeur. La nouvelle qu'on va lire est remarquable par la couleur locale et la franchise des situations. L'auteur est actuellement Ministre Plénipotentiaire d'Égypte en Lybie.

son des Wakfs, juste en face du bassin aux ablutions de la Mosquée : aussi appelait-on cette ruelle la "Rue d'el Meyda". J'ai dit "on appelait", car la pioche du Tanzim (1) l'a effacée, parmi tant de choses qu'elle a détruites qui faisaient la physionomie du Caire; la pioche s'égara dans la ruelle et elle rendit le dernier soupir pour faire place au midan(2). Mon grand-père installa un petit commerce sur le Midan et la famille vécut dans l'entourage et sous la protection de la Dame : ses fêtes étaient les nôtres, son muezzin notre horloge.

Le commerce prospéra, car Om Hachem l'avait béni.

Quand le fils aîné de mon grand-père eut terminé ses études au Koutab, il l'associa à son négoce pour profiter de son aide. Le second fils entra à l'Azhar, il y lutta quelques années, échoua et s'en revint dans notre village natal pour y être le cheikh de la mosquée et son muezzin. Restait mon oncle Ismaïl, le benjamin, que le destin et la prospérité de son père préparaient pour un avenir meilleur, plus parfumé.

Peut-être avait-il eu quelques craintes tout d'abord, lorsque son père l'avait contraint d'étudier le Coran, d'être forcé de s'inscrire à l'Azhar, car il voyait les gamins de la place suivre ceux qui portaient le turban, criant : "Enlève ton turban, enlève-le! Sous le turban il y a un singe!" Mais le Cheikh Ragab, le cœur plein d'espoir pour lui, le confia aux écoles gouvernementales et là son éducation religieuse et ses origines paysannes lui furent d'un précieux secours. Bien vite il se distingua par sa politesse, sa pondération, son respect envers ses maîtres : et s'il n'était pas aussi élégant que certains autres, par contre, sa propreté était méticuleuse. Plus viril, il avait le jugement plus droit, la façon

(1) Service technique de la Municipalité.

(2) Rond-point

de s'exprimer plus aisée que ses camarades trop gâtés, des fils d'effendis ignorants et sans esprit. Très rapidement il les distança dans les études, et l'intelligence qui éclairait son visage ne pouvait échapper à personne.

Toutes les espérances de la famille se cristallisèrent sur lui : on prit l'habitude, dès son enfance, de ne l'appeler qu'Ismail Effendi (Monsieur Ismail) et on le traitait en homme : pour lui le meilleur du repas et du fruit. Quand il se mettait à l'étude, la voix de son père qui récitait des versets du Coran s'amenuisait à devenir presque un murmure, une caresse ; la mère glissait sur la pointe des pieds et même Fatima El Nabawiya, une orpheline, sa cousine, avait appris à cesser son bavardage, à se tenir calme en sa présence, silencieuse comme si elle était esclave et lui le maître ; elle s'était habituée à veiller avec lui comme si sa leçon était la sienne, le contemplant de ses yeux malades aux paupières rouges, tandis que ses doigts travaillaient sans cesse à des travaux de tricot. Et son silence disait à Ismail : "Regarde mes mains, comme une vie étrange les anime, une sensibilité toujours en éveil qui reconnaît les choses. Ne comprends-tu pas ? Ne saisis-tu pas que c'est le signe de l'approche de la cécité quand les mains commencent à voir ?"

— Va te coucher, ô Fatima.

— Il est tôt encore, je n'ai pas sommeil.

De temps en temps une larme, qui perlait aux yeux de Fatima, transformait à son regard Ismail en un mystérieux fantôme. Elle essuyait la larme du coin de sa manche et retournait à sa contemplation. Pour elle, la sagesse parlait par la bouche d'Ismail. O Dieu ! comment les livres pouvaient-ils receler tant de secrets et tant d'énigmes ! Comment la langue arrivait-elle à parler le langage des Barbares ? Elle se rapetissait de plus en plus à mesure qu'il grandissait à ses yeux. Lui fixait du regard ses nattes, suspendait un instant son

étude et souriait. Ces pauvres filles, si elles savaient à quel point leurs têtes sont vides !

Quand il allait se coucher, la famille sentait, à ce moment-là seulement que la journée était finie et commençait à penser à ce qu'il faudrait pour lui le lendemain. Toute la vie de la famille, toutes ses actions avaient pour but de rendre sa vie confortable, toute une génération se détruisait pour qu'un seul de ses membres vive : un amour qui arrivait par sa force même à l'épanouissement de son instinct animal. Comme la poule inquiète aux regards inquisiteurs et prudents qui couve ses œufs, immobile comme une nonne qui se recueille. Est-ce là le don d'un cœur généreux ? Est-ce la rançon due à un tyran à la volonté altière qui oppresse la famille, un carcan autour de chaque cou, une chaîne à chaque pied. L'attachement de cette famille à son enfant était semblable à l'amour que porte à la liberté et à l'action celui qui en est privé. Mais où était donc, par Dieu, la beauté de cet attachement ? C'est mon cœur qui donne à cette question sa réponse : jamais il ne songe à ces jours lointains sans frémir à leur souvenir et sans que ne lui apparaisse le visage du grand-père, le Cheikh Ragab, comme entouré d'une auréole de lumière. Pour la grand'mère, Set Adila, avec sa naïveté et sa bonté, il eut été insensé de la considérer comme une figure humaine, car comment seraient donc les anges ? Combien serait vulgaire et méprisable la vie qui manquerait de sa soumission et de sa foi !

II

Les années passèrent : Ismaïl était toujours premier. Quand on annonçait les résultats des examens, des verres de sirop étaient offerts aux voisins et parfois même aux passants. Osta Hassan, coiffeur et médecin du quartier en recevait sa part habituelle, puis Set Adi-

la faisait brûler de l'encens et se mettait en demeure d'accomplir le vœu fait à Om Hachem : elle préparait du pain, le bourrait de fèves germées, puis plaçait le tout dans un couffin qu'Om Mohamed mettait sur sa tête. Dès que les deux femmes apparaissaient sur la place on se disputait les pains, sa "melaya" (1) s'envolait et elle s'en retournait honteuse, risquant de tomber en marchant sur sa robe qui traînait, à la fois en colère et riant de l'avidité des mendiants de Sayeda Zeinab. Sa mésaventure faisait pendant quelques jours les frais de la conversation.

Ainsi grandit Ismaïl, sous la protection de Dieu et d'Om Hachem. Sa vie ne dépassait pas celle du quartier et de la place ; ses pas les plus lointains le portaient à El Manyal (2) pour s'y promener le long du Nil ou s'y arrêter sur un pont. Quand la nuit approchait, quand le soleil avait perdu sa violence, les choses reflétées par le fleuve devenaient courbes et évanescentes...et la place s'éveillait de sa torpeur, se débarrassait des visiteurs et des étrangers.

Si tu as l'ouïe fine et le cœur pur, peut-être auras-tu surpris un soupir profond se répercutant en écho sur la Place : ne serait-ce point le soupir poussé par Sidi el Atrice, le portier de notre Maîtresse ? Son nom n'est-il pas en effet celui d'un serviteur ? Dans sa loge, débarrassé des travaux du jour, n'est-ce pas lui qui pousse un soupir d'aise ?

S'il t'arrive d'entendre ce soupir, regarde alors sous le dôme : des perles de lumière s'y balancent, faiblissent, s'accusent, dans la danse d'une lampe avec laquelle joue le vent. C'est la lampe d'Om Hachem :

(1) Voile noir dont se drapaient les femmes du peuple.

(2) Manial el Roda, une des îles du Nil au Caire et quartier résidentiel.

elle pend au-dessus de son tombeau et les murs sont incapables de retenir sa lumière.

Peu à peu le Midan se remplit de pâles fantômes, des êtres fatigués, aux yeux flétris, vêtus de loques. Les cris des vendeurs ambulants ont une note triste :

— “Fèves vertes”.

— “Voici ton dessert et prie le Prophète !”

— “Radis verts, radis tendres”.

— “Les cure-dents sont une “sunna ” du Prophète.”

Quelle est cette injustice cachée dont ils se plaignent ? Et ce poids qui pèse sur tous les cœurs ? Et pourtant sur tous ces visages, une sorte d'apaisement. Qu'il leur est donc facile d'oublier !

De nombreuses mains glissent des piastres, de pauvres millièmes. Ici ni règle, ni mesure, ni prix : si la mesure n'est pas pleine, si la balance est fausse, elles n'en sont pas moins une bénédiction !

Et ces têtes s'adossent au mur de la mosquée, assis par terre, ou s'étendent sur le trottoir : mélange d'hommes, de femmes, d'enfants, dont on ne saura jamais d'où ils viennent, ni comment ils auront un jour disparu. Fruits tombés de l'arbre de la vie et pourrisant à son pied !

Voici la longue théorie des mendiants. Le quémandeur de croûtes de pain, qui ploie sous son fardeau et crie :

—“Une bouchée de pain, une seule, au nom de Dieu, ô Bienfaiteurs !”

Et la fille qui passe soudainement dans la ruelle, nue ou presque et qui crie :

—“O toi, musulman, qui vêtiras une pauvre femme, que Dieu ne laisse jamais le scandale tomber sur l'un des tiens.”

Sa voix perçante attire les visages aux fenêtres et les femmes qui se penchent, comme fascinées par son regard, font pleuvoir sur elle des lambeaux pour la vêtir. Celle-là, tu ne sauras jamais si elle s'est envolée, ou si la terre l'a engloutie : elle a disparu. Voici le vendeur de "dokka", (1) l'aveugle qui ne te vend que si tu le salues et qui te marmonne la formule de vente et d'achat du droit coranique.

La journée s'écoule : le vendeur de "tourchi" (2) dit adieu à son tonneau, le tourneur quitte ses outils pour rentrer chez lui et le tramway est toujours le monstre qui dévore chaque jour une nouvelle victime.

La nuit s'avance : une brise caressante la rafraîchit. Des cafés montent des rires larges ou grossiers. Si tu quittes le Midan pour l'entrée de la rue Marasinah, tu entendras le vacarme des buveurs du bar d'Anastassi. Un ivrogne en colère en sort en titubant et invective les passants :

— "Montrez-moi le plus culotté des braves!"

— "Ferme-là"

— "Laissez-le tranquille, il est à plaindre."

— "Que Dieu t'aide à t'amender!"

Une sorte de joie anime maintenant les fantômes tristes du Midan. La terre ne connaît pas de soucis, l'avenir appartient à Dieu ! Les visages se rapprochent avec amitié ; celui qui souffre oublie son mal et gaspille ses dernières piastres pour fumer une "gozah" ou une "chichah" (3). Adviennent que pourra ! Le cliquetis des plateaux des balances diminue, les chandèles s'éteignent dans les voitures garde-manger...c'est maintenant que finit la tournée d'Ismaïl dans le Midan. Il en connaît tous les recoins, toutes les pierres. Aucun

(1) Mélange d'épices

(2) Cornichons et légumes marinés

(3) Sortes de narguileh.

cri de marchand ne l'étonne, il sait où le placer. La foule l'enrobe, il se fond en elle : goutte d'eau noyée dans l'océan. Images répétées, toujours semblables, auxquelles il s'est habitué et qui ne trouvent, en son âme, aucun écho. Ni intérêt, ni ennui, ni satisfaction, ni colère : à peine se détache-t-il de la foule que ses yeux la lui restituent.

Qui pourrait lui dire que les bruits qu'il entend sans les discerner, que tout ce qu'il regarde de ces fantômes, sans les voir, a une étrange puissance pour s'immiscer dans le cœur, pour s'y introduire en cachette, s'y établir, s'y déposer dans sa profondeur et s'intégrer à sa personne? Mais maintenant son regard est sans chaleur, un regard qui ne cherche qu'à voir.

III

Vint la puberté et son corps se mit à brûler : victime partagée entre une force qui le poussait en avant et une autre qui le tirait en arrière. Il fuyait les gens et son isolement le rendait presque fou. Il commença à éprouver une joie particulière à se faufiler parmi les visiteuses de la mosquée et dans cette foule qui se pressait, les vêtements n'étaient qu'une légère barrière entre des corps nus qu'il sentait à un léger heurt ou à un frôlement à peine perceptible. Au milieu de ces corps il éprouvait le plaisir du baigneur dans un courant rapide, s'il ne se soucie pas trop de la pureté de l'eau. L'odeur de la sueur et des parfums lourds ne l'ennivrait pas, il la humait avec des narines de chien. Le Jour de visite au tombeau d'Om Hachem n'était pas sans y amener quelques prostituées, car Sidi el Atrice était un serviteur qui n'en interdisait l'accès à personne : elles venaient offrir un cierge ou tenir la promesse d'un vœu : Dieu peut-être les aiderait-il à changer de métier et à effacer de leur front les lignes de leur des-

tinée. Ismaïl les voyait naguère sans curiosité, mais maintenant, il les suivait de yeux, accrochait à elles ses regards, s'attardait sur leur corps. Une fille surtout, fidèle au jour de visite, retenait particulièrement son attention. Brune, cheveux crépus, lèvres fines, telle était Naïma. Elle se distinguait des autres filles par son mutisme et sa taille élancée. Toutes marchaient avec nonchalance, toute honte bue, alors qu'elle allait, elle, vers un but, maîtresse de son corps et de son âme, les bras collés au corps et les avant-bras tendus pour la prière. Quand on les observait, les autres, on voyait leurs bras ballants, symboles de leurs chute, bien qu'un corps souple et sachant se plier fut le secret de leur séduction. Ismaïl souriait quand il voyait le Cheikh Dardiry, le serviteur du Tombeau parmi elles, comme un coq au milieu de ses poules. Il connaissait chacune d'elles, s'enquerrait des absentes, prenait à l'une son cierge, frayait à l'autre le chemin du tronc aux aumônes. Soudain son amabilité se transformait en irritabilité : il les rudoyait, les poussait vers la sortie. Des hommes, des femmes venaient aussi demander un peu d'huile de la lampe d'Om Hachem pour guérir leurs yeux ou les yeux de leurs proches. Il guérissait, par cette huile, celui dont la vie était éclairée par la foi. Pas de guérison possible sans la foi : pour celui qui ne guérissait pas, ce n'était pas parce que l'huile était un remède futile mais parce qu'Om Hachem n'avait pas encore décidé de le prendre sous sa protection. Peut-être était-ce la juste punition de ses turpitudes, de son impureté : il attendait, patientait et allait fréquemment visiter le tombeau. Si la patience est la base de cette vie, c'est aussi un moyen pour gagner l'autre.

Cette huile était une abondante source de revenus pour le Cheikh Dardiry et, pourtant, sur lui, aucune apparence d'aisance : toujours la même galabieh (1) sale

(1) Vêtement populaire en forme de robe longue.

le même turban poussiéreux. Que faisait-il donc de son argent ? Les gens l'accusaient de le brûler en hachiche et ils en donnaient pour preuve qu'il bâvait continuellement et que son caractère était porté à la grasse plaisanterie et à l'astuce. La vérité était que le Cheikh Dardiry appréciait fort le remariage et qu'aucune année ne passait sans qu'il mit une nouvelle pucelle en son lit.

Ismail fit sa connaissance par suite de ses fréquentes visites au tombeau et prit l'habitude de le voir très souvent, après la prière du soir, pour le plaisir de sa conversation. Le bonhomme prit l'adolescent en affection et lui prodigua sa tendresse ; et cette tendresse, l'amena un soir à lui confier un secret dont il n'avait fait jusqu'alors confidence à personne.

—“Ecoute, Ismail. la nuit du “hadrah”, Sayedna el Hussein, el Imam el Chaféi, el Iman el Leice viennent accompagnés de Sayeda Fatma el Nabaweya, de Sayeda Aïcha, de Sayeda Sekina avec une troupe de cavaliers portant des étendards verts répandant une odeur de musc et de rose. Tous prennent place à droite et à gauche de la Dame, ils ouvrent la séance et jugent les injustices des hommes. Ils pourraient, s'ils le voulaient, effacer toutes les injustices, mais le temps n'est pas encore venu. Il n'est pas un opprimé qui ne soit un oppresseur en puissance. Comment donc lui rendre son droit ? Cette nuit-là la lampe à huile que tu vois au-dessus du tombeau, presque éteinte, lance des perles qui éblouissent...à ce moment je ne peux lever les yeux vers elle. Son huile, cette nuit-là, a le souverain pouvoir de guérir et c'est pourquoi je ne la donne parmi ceux qui souffrent, qu'à ceux qui la méritent vraiment.”

Mais Ismail n'écoutait plus. Il pensait à la fille brune qui mordait ses lèvres de peine, tandis que le Cheikh Dardiry montrait du doigt la lampe à huile: elle était assoupie comme l'oeil rassuré qui a vu, compris

et s'est fixé. Sa lumière sans éclat s'étalait sur le tombeau comme le rayonnement d'un beau visage de mère allaitant le nourrisson qui s'endort sur son sein. Le clignotement de la mèche semblable aux battements de coeurs pleins de tendresse, à des arrêts de prière murmurées... La lumière, comme un gardien, s'étendait sur le tombeau, manteau de prière et de vénération. La chaîne, elle, était une hallucination : toute lumière devient plus brillante quand elle lutte avec l'obscurité ; mais cette lampe à huile illuminait sans lutte !

Alors, plus rien n'existait : ni Orient, ni Occident ; ni jour, ni nuit ; ni veille, ni lendemain. Ismaïl sursauta soudain, ne sachant ce qui venait de toucher son coeur.

IV

Ce fut surtout l'année du baccalauréat que la puberté le tracassa. Ismaïl quitta l'examen le coeur serré, plein de doutes. Les résultats publiés, il y trouva son nom mais parmi les derniers.

Son désir, le voeu de la famille entière, était de s'inscrire à la Faculté de Médecine, mais celle-ci lui refusait l'accès de ses portes. La nouvelle année scolaire approchait sans qu'il eut pris aucune décision. Ne s'offrait à lui que l'Ecole Normale ou bien de se remettre à l'étude et de perdre un an de sa vie pour se représenter au baccalauréat. Et cette alternative lui déplaisait.

Le Cheikh Ragab avait autant d'inquiétude et se débattait dans la même perplexité que son fils. Que de personnes pour lui suggérer de savoir se contenter pour son fils de ce degré d'instruction et de lui trouver une situation avec son bachot, sinon pour l'aider lui, tout au moins pour le soulager. Mais elles ne savaient pas que le Cheikh Ragab était résolu à pousser son fils

aux premiers rangs. Il cherchait jour et nuit une solution en sa tête.

Qui donc lui dit un jour :

—“Pourquoi ne l'enverrais-tu pas en Europe ?”

Cette nuit-là, Cheikh Ragab ne dort pas. D'abord, cette solution lui coûterait au moins de 10 à 15 livres par mois, sans compter les vêtements pour préserver son fils du froid et les frais du voyage. Aurait-il le courage de se séparer de son enfant ? La mère accepterait-elle ? ou sa tendresse serait-elle un obstacle à l'avenir d'Ismail ? Pourrait-il payer régulièrement chaque mois cette somme ? S'il le faisait, jusqu'à quand la famille tout entière devrait-elle s'astreindre à une vie de privations et de misère ? Six ans ? Sept ans ? Les temps sont durs, sujets à des revers ! Comme il avait entendu l'appel à la prière du soir, il entendit l'appel à la prière de l'aube. Dans la torpeur qui l'envahit, il lui sembla entendre une voix douce : “Remets t'en à Dieu !”

Quand il se réveilla, la décision était prise et la mère comprit qu'elle ne pourrait échapper à la séparation. Elle accepta, silencieuse, mais ses yeux étaient sans cesse pleins de larmes.

“Où ira-t-il ?—Dans des pays étrangers.” Mots chargés de résonance et de magie qui se glissent comme une âme mystérieuse apportant l'inquiétude dans une maison où ne s'est jamais interrompue la récitation du Coran où il est écrit que la Vérité et la Science sont des devoirs. Satisfaite, apaisée cette âme s'est réfugiée dans un petit coin de la maison, s'est couvert la tête, s'est étirée et s'est étendue, triomphante, heureuse.

“Dans des pays étrangers”. Ces mots le père les prononça, non comme l'aumône d'un mécréant qu'on est forcé d'accepter par honte, mais pour s'équiper des mêmes armes. La mère, elle, était déjà prise par la crainte de la mer et elle en frissonnait de froid. Elle

s'imaginait "les pays étrangers" au bout d'un haut escalier se terminant sur une terre couverte de glaciers, habitée par des peuples aux ruses et aux stratagèmes de djinns. Pour Fatima el Nabawiya, son cœur tremblait : elle avait entendu dire que les femmes d'Europe allaient presque nues et qu'elles étaient toutes habiles pour le charme et la séduction. Si Ismaïl partait, quand reviendrait-il, s'il revenait ?

Le père ramassa tout l'argent qu'il put trouver, la mère vendit ses bijoux, on prit le billet de passage, on acheta les vêtements chauds qui protègent du froid de l'Europe, la date du départ fut fixée et l'heure des adieux arriva.

La famille s'assembla silencieuse, le cœur étreint, les yeux remplis de larmes et le père dit :

— "O mon fils, je voudrais que tu continues à vivre dans les pays étrangers comme tu as toujours vécu ici, soucieux de ta religion et de ses obligations. Si tu la négliges une fois tu ne pourras savoir jusqu'où te conduira ta négligence. Reviens-nous couronné du succès, que nous soyons fier de toi devant les hommes. Je suis presque arrivé à la vieillesse et c'est en toi que j'ai placé toutes nos espérances. Prends garde à la séduction des femmes d'Europe, car elles ne sont pas plus faites pour toi que tu n'es fait pour elles."

Le père se recueillit un instant puis reprit :

— « Sache que ta mère et moi, nous avons décidé que Fatma el Nabawiya t'attendra. Tu la mérites et elle te mérite. Elle est ta cousine germaine et n'a personne que toi. Si tu veux, nous lirons la « Fatîha » (1) et peut-être ton voyage en sera-t-il accompagné par la bénédiction de Dieu et le bonheur. »

(1) Sourate d'introduction du Coran pour sceller un pacte ou une union.

Il ne pouvait qu'accepter. Il mit sa main dans celle de son père et ils commencèrent à lire ensemble la «Fatiha», entre une mère larmoyante et une pauvre fille hésitant entre la douleur et la joie. Ismaïl savait que cette Fatiha devait venir un jour, mais il ne s'attendait pas à ce que ce jour fut venu. Il avait grandi près de Fatima el Nabawiya, comme un frère et il ne l'avait jamais regardée comme il regardait la jeune fille brune. Il lut la «Fatiha» pour plaire à son père, l'esprit ailleurs. Et quand son cœur lui dit: — «Tiens ta promesse», il lui répondit:— «Pourquoi ? Pourquoi ?». Toutes ces choses étaient obscures, car jusqu'ici il avait gardé la pureté, il n'avait jamais approché une femme. Et pourtant il aurait menti et Ismaïl ne mentait jamais — s'il avait nié sa faim de la fille brune, des femmes et surtout des femmes d'Europe.

V

Ismaïl sort de la maison et arrive au Midan à l'heure du crépuscule. Ses oreilles accueillent tous les cris des marchands auxquelles elles sont habituées et il lui semble qu'il y a sur le Midan une agitation inaccoutumée. On dirait que les passants pressent le pas. Pourquoi ne s'intéressent-ils à rien ? La vie ne serait-elle qu'une course ? Comme il désirerait qu'un de ces êtres pressés s'arrêtât un instant pour faire un brin de causette. Personne ne fait attention à lui. Sur le Midan, cette activité de fourmis s'entre-croise, se côtoie, se dirige dans tous les sens. Ses pas le conduisent vers le Tombeau qu'il trouve baigné d'un calme inhabituel. Le Cheikh Dardiri a la tête baissée, comme accablé de fatigue ou écrasé d'effroi. Ismaïl fait le tour du Tombeau jusqu'à la grille qui sépare la place des femmes de celle des hommes; il remarque une ombre près de lui,

celle de la fille brune qui appuie sa tempe à la grille. Figé à sa place, il l'entend murmurer :

— O Om Hachem ! O protectrice des femmes sans soutien, ne ferme pas ton œil et ne détourne pas ton visage. Une main qui implore le pardon se tend vers toi, prends-là. Dieu t'a purifiée, préservée et placée au Ciel! ton cœur est miséricorde. Si les malades, les vaincus, les affligés ne s'adressent à toi, à qui d'autre pourraient-ils s'adresser ? Si nous oublions, rappelle-toi. Quand donc changeras-tu le sort qui m'opresse ? Acceptes-tu que mon corps ne m'appartienne pas, que je ne sente aucune douleur quand la vie le griffe ? »

«Voici mon âme tordue de douleur sur ton seuil et qui se roule à terre comme une épileptique et qui voudrait se réveiller de sa torpeur. Depuis que la grâce de Dieu m'a quittée, je suis comme le dormeur que tourmente un cauchemar, qui étreint dans une seule main et la mort et la vie. J'ai subi son décret et j'ai livré mon être. Mais je ne serai pas perdue tant que tu seras avec moi. Mon tourment durera-t-il longtemps ou la miséricorde de Dieu est-elle proche ? Je fais vœu, le jour où le Seigneur m'accordera son pardon, d'orner ton pur tombeau de cierges, de cinquante cierges, O Om Hachem ! O fille de Hussein ! »

Et la fille pose ses lèvres sur la grille du Tombeau pour un baiser. Un baiser qui n'est pas de son commerce, non, qui vient de son cœur. Qui donc pourrait jurer qu'Om Hachem n'est pas venue jusqu'à la grille pour y recevoir et rendre ce baiser ?

Ismail se prépare à sortir de la mosquée pour rejoindre la fille, pour lui parler, mais ses pieds refusent de bouger. Il voudrait déverser le trop-plein de son cœur. Près de s'arracher à la famille, au pays, pour faire face à l'éloignement, à la solitude, à l'inconnu, ses nerfs s'effondrent et son cœur ploie. Ah! pourquoi cette fille est-elle la seule, parmi tant de femmes à le

faire trembler de désir ? Serait-il victime d'un sortilège... Non, une voix mystérieuse voudrait parler à son coeur et lui expliquer le secret, mais mille et mille obstacles étouffent cette voix ! Peut-être même la fille n'a-t-elle ni remarqué, ni senti sa présence.

Ismail échappe à son trouble en allant vers le Cheikh Dardiri. Son bavardage descend comme un baume sur son coeur. Le Cheikh, debout dans le silence du Tombeau, sous la clarté de la lampe, sa main accrochée à la grille ou s'essuyant le visage, c'est tout ce qu'il se rappellera des derniers moments au Caire.

Tout ce qui s'est passé après sa sortie du Tombeau frissonnera longtemps encore en tout son être, comme un courant l'emportant à vau-l'eau, hors du temps, dans une ronde où les objets perdent leur équilibre, les voix leur vérité et leur ton propre. Que les adieux à la famille sont donc pénibles ! A la maison, parmi les pleurs et les sanglots, à la gare, dans le train, puis au port et dans son agitation. Voici le bateau inconnu, sa sirène. Il gravit la passerelle, jeune avec la gravité d'un vieux, les regards gauches, lourd, naïf. Un paysan mal dégrossi dans une ville. Mon oncle Ismaïl m'a raconté par la suite qu'il avait dans ses bagages une paire de socques en bois de palmier, car le Cheikh Ragab avait entendu dire qu'en Europe les ablutions étaient impossibles, les hommes étant habitués à porter des souliers à la maison. Il m'a décrit aussi en souriant son caleçon, sa longueur, sa largeur et sa large ceinture de Mehalla. Il avait encore une corbeille pleine de galettes paysannes qu'avaient faites les mains de Fatima el Nabawiya. Et le bateau leva l'ancre.

VI

Sept ans passèrent et le bateau revint.
Qui est ce jeune homme élégant, à la taille élancée,

à la tête haute, qui descend alerte la passerelle ? Mais par Dieu, c'est Ismaïl lui-même. J'en demande pardon à Dieu : c'est le Docteur Ismaïl, spécialiste de l'ophtalmologie, celui à qui les Universités d'Angleterre ont reconnu une rare supériorité et une habileté extraordinaire. Celui à qui un Professeur disait un jour en plaisantant :

—“Je parierais que l'âme d'un prêtre, docteur pharaonique s'est réincarnée en vous, Mister Ismail. Votre pays a besoin de vous, c'est le pays des malades des yeux”.

Ismaïl avait retrouvé une connaissance qu'on aurait dite intuitive, une précision résultant de la maturité de plusieurs siècles, une délicatesse des doigts, héritage des doigts qui ont sculpté les blocs durs des statues qui semblent presque vivre.

—Hâte-toi, Ismaïl, nous éprouvons un tel désir de te revoir ! Sept ans qui se sont écoulés avec la lenteur de siècles ! Tes lettres d'abord fréquentes, puis espacées, ne pouvaient étancher notre soif. Cours vers nous, comme arrivent la santé et la joie et reprends ta place dans la famille. Tu la verras comme la machine qui s'est arrêtée, non plutôt rouillée, car son moteur lui avait été arraché. Ah ! comme cette famille s'est dépensée pour toi ! Pourras-tu t'en rendre compte ?

Ismaïl ne put fermer l'oeil la veille de l'arrivée. Il monta sur le pont à l'aube, ne voulant pas perdre ce que l'on voit d'abord des côtes d'Alexandrie. Il ne vit rien à l'horizon, mais ses narines humaient dans la brise une odeur inconnue jusqu'alors. Ce qu'il vit d'abord de son pays, ce fut une créature de cette terre qu'elle incarne vraiment : un oiseau blanc qui planait autour du bateau, libre, fier, clair et seul. Pourquoi les bateaux trainaient-ils au terme de leur voyage, alors qu'ils étaient si rapides au départ ? ils ralentissent dans la nonchalance de l'arrivée. Que leur importent les passagers et ce qu'ils ressentent ?

Ismaïl avait caché à ses parents l'heure de l'arrivée du navire pour épargner à son vieux père les fatigues d'un voyage à Alexandrie. Il avait l'intention de télégraphier aux siens l'heure d'arrivée de son train au Caire. Voici le phare aux bandes brunes, voici le littoral jaunâtre qui paraît à fleur d'eau. Tu es, ô Egypte, une main ouverte vers la mer, qui ne s'enorgueillit que de son large accueil. Devant toi, nul récifs aux passes dangereuses, sur tes côtes, nulle montagne aux obstacles cachés. Tu es une demeure et tout ce qui s'y trouve respire la paix...Et voici la première barque à apparaître avec un vieux cheikh dont l'âge a blanchi la barbe, accroupi comme un singe à l'avant de sa barque, il pêche. Sa galabieh bleue, ou qui a été bleue, déchirée, rapiécée. Les regards d'Ismaïl tombent sur une dame égyptienne debout près de lui, il la voit penchée sur le bastingage, vers le pêcheurs, les yeux pleins de larmes et il l'entend murmurer : "Egypte, ô mon Egypte."

Comment ce pêcheur lui accorderait-il son attention, alors qu'il n'a même pas remarqué le bateau ! Ce bateau semblable à tant d'autres qui entrent, sortent et vont, presque jusqu'à heurter sa barque. Mais qu'ils sont loin de heurter son monde fermé, un monde monotone aux jours semblables ! Ismaïl est sur le point d'appeler ce Cheikh, de le saluer, d'agiter vers lui son mouchoir. Comme les valeurs tombent et combien la logique est battue en de telles circonstances, quand les sentiments sont brûlants, quand les coeurs se purifient !

La cloche sonna, annonçant la mort du bateau qui devint un cadavre en proie à une armée de fourmis humaines : soldats, officiers, mélange entarbouché de porteurs, de changeurs, de visiteurs. Puis l'attroupement et la poussée trouvèrent un exutoire, des appels se firent entendre, les embrassements et les baisers se multiplièrent ; Ismaïl était au milieu du courant, surnageant

et captant tous les sons qui arrivaient jusqu'à lui. Aux lèvres un sourire confiant, les oreilles attentives triant les bruits, les yeux en éveil pour tout voir, pour comprendre toute chose. Celui qui l'aurait examiné avec insistance aurait constaté que la rondeur de son visage avait disparue, que ses mâchoires saillaient sous la peau, que ses lèvres étaient détendues, entr'ouvertes. Mais bientôt elles se ferment sur la décision et la confiance. Douane, puis, dans la voiture, le bruit des roues sur l'asphalte ou les dalles, désaccord de ton et alternance qui le ramènent au jour du départ. Comme ce jour-là paraît remonter du fond d'un abîme, d'un lointain passé, frêle comme un rêve. Comment ce souvenir peut-il arriver à survivre après ces sept ans d'Angleterre qui ont changé sa vie de fond en comble ? Pudique, il a connu la passion ; sobre, il a connu l'ivresse ; il a aimé les plaisirs de la danse et celui des corps. Et sa chute a été cependant pour lui une élévation ! Il a appris à apprécier la beauté de la nature, à admirer un coucher de soleil, —comme s'il n'y avait pas dans son pays des couchers non moins beaux—, à se complaire à la morsure du froid du nord.

Bien qu'il n'eût connu dans toute cette période que Mary, sa camarade d'études, elle a suffi pour lui faire oublier son passé. Ce jeune oriental brun s'était emparé de son coeur, et sa préférence l'avait étreint de mille liens. Elle lui avait fait le don d'elle-même et avait mis fin à son innocence. Elle l'avait poussé de la nonchalance à l'activité et à la confiance en soi, lui avait ouvert des horizons de beauté qu'il ignorait, vers l'art, la musique et même l'âme humaine. Il lui avait dit un jour :

—“Je ne serai tranquille que lorsque je me serai tracé un programme de vie que je pourrai suivre.”

Elle avait ri et répondu :

—“Cher Ismaïl, la vie n'est pas un programme établi d'avance mais une discussion sans cesse renouvelée”.

Et quand il lui disait:

—“Viens t'asseoir”, elle répondait:

—“Lève-toi et marchons.”

S'il voulait lui parler du mariage, elle l'entretenait de l'amour ; évoquait-il le passé, elle lui faisait sentir la minute présente. Jadis, il recherchait toujours hors de lui quelque chose à quoi s'appuyer, s'accrocher: sa religion et ses prières. Son éducation et ses principes c'était là la patère où il accrochait son riche pardessus.

Mais elle lui disait:

—“Qui a recours à une patère reste toujours le prisonnier qui garde près de soi son pardessus. Ton crochet doit être en toi.” Elle, que craignait-elle? les liens. Et lui? la liberté.

Le don qu'elle lui avait fait d'elle-même lui avait été d'abord une cause d'inquiétude et cette inquiétude aiguisait en elle la raillerie. Il s'éloignait des hommes et pesait les possibilités de leur affection. Il faisait grand cas du jugement que l'on pourrait porter sur lui. A quelqu'un qui se serait aisément contenté de civilités, il n'éprouvait aucune peine à faire des politesses, sans que son coeur y participât. Faire la connaissance de quelqu'un, c'était à son avis, heurter deux personnalités, combat d'où il devait sortir ou vainqueur ou vaincu, alors que Mary aimait connaître tous les hommes, sans s'intéresser à aucun en particulier. Faire connaissance était pour elle faire une rencontre et l'amitié était laissée pour l'avenir: elle la partageait équitablement entre tous les hommes, mais coupait rapidement toute relation avec un individu faible ou ennuyeux, ou prétentieux, ou triste, ou faux. Et quand

elle s'était débarrassée de tout ce rebut, n'était conservé en sa compagnie que celui en qui elle avait confiance.

Parmi les malades, elle le voyait prolonger ses visites auprès des faibles et réserver son affection à ceux chez qui il voyait les traces destructrices du temps dans les nerfs et dans l'esprit, si nombreux en Europe: il s'asseyait près d'eux et écoutait leurs plaintes. C'était une grande générosité de sa part de plier sa logique à leur logique malade. Et Mary remarquait que le cercle de malades et des vaincus se fermait sur lui, s'accrochait à lui, chacun le voulait pour lui-même. Alors elle vint vers lui et le secoua rudement:

—“Vous n'êtes pas le Messie, fils de Marie ! Ne savez-vous pas que qui veut faire l'ange fait la bête ? ...Charité bien ordonnée commence par soi-même ! Ce sont des naufragés qui cherchent celui qui leur tendra la main et qu'ils entraîneront avec eux dans l'abîme. Ce sentimentalisme oriental est méprisable, car il ne mène à rien. Sans utilité il n'est donc que faiblesse, alors que la force de la sensibilité est dans son secret et non dans sa divulgation.”

L'âme d'Ismaïl se tordait sous ses paroles, comme sous autant de couteaux qui taillaient à vif les liens qui le nourrissaient, ces liens qui l'attachaient à ce qui l'entourait. Un matin il se réveilla et son âme n'était plus que ruines, il n'en restait pierre sur pierre. Il lui semblait que la religion n'était qu'un mythe créé pour gouverner les peuples et que l'âme humaine ne pouvait trouver sa force et par suite son bonheur qu'en s'isolant de la masse et en lui faisant face : s'y fondre n'était que faiblesse et malheur. Mais ses nerfs ne purent supporter cette orgueilleuse attitude, où il se trouvait submergé, isolé. Il tomba malade et cessa de suivre les cours, en proie à une sorte d'inquiétude indéfinis-

sable, qui faisait passer parfois des éclairs d'effroi dans son regard.

Mary l'avait sauvé. Elle l'avait emmené en une randonnée dans la campagne Ecossaise. Le jour, ils erraient à bicyclette à travers champs ou s'essayaient à la pêche ; la nuit, elle l'initiait aux joies nuancées de l'amour. Et sa bonne étoile lui permit de traverser cette crise à laquelle sont sujets nombre de ses jeunes compatriotes en Europe. Il en sortit avec une âme neuve forte et confiante, qui délaissant la croyance religieuse l'avait remplacée par une foi violente, plus forte, en la science. Il ne pensait plus à la beauté et aux joies du Paradis, mais à la splendeur de la nature et à ses secrets. Et, peut-être, le meilleur agent de sa guérison fut-il qu'il commença à se soustraire à l'influence que Mary exerçait sur lui. Il n'avait plus pour elle l'adoration d'un disciple pour son Maître, mais l'estime d'un camarade pour un camarade. Il ne s'étonna pas et ne souffrit guère quand il la vit s'éloigner de lui et s'occuper d'un camarade du même pays et du même teint. Elle était comme l'artiste qui se désintéresse de son oeuvre quand il l'a achevée. Ismaïl était guéri et par là-même il avait perdu tout son charme, il était devenu comme les autres qu'elle avait connus. Elle devait donc essayer d'un nouvel ami... Ismaïl ne put cependant quitter l'Angleterre sans avoir tenté de la revoir une dernière fois. Il l'invita ; elle vint et il ne se demanda pas si le nouvel ami était ou non au courant. Elle s'offrit encore une fois. Ces relations n'étaient pour elle que d'une minime importance, sans danger : ses baisers semblaient n'être que des salutations d'adieu. Elle lui cria en enfourchant sa bicyclette :

—“J'espère te revoir au Caire, un jour. Qui sait ? Je te dis au-revoir, et non adieu.”

O femmes des temps modernes ! Combien sont-elles celles qui considèrent le possible d'un coeur ferme ? L'arbre de la vie est devant elles, chargé de fruits variés. Elles ont un grand appétit : pourquoi des lamentations et des pleurs pour un fruit, alors qu'ils abondent sur l'arbre ?

(à suivre)

YEHIA HAKKI

*traduction française de
Mohamed Abdel Hamid Ambar*



IMAGES POUR UN ECRAN

XII

Celui qui a connu la fatigue connaîtra le repos.
C'était le cas de notre petit libraire qui rentra, ce soir-là, tranquillement chez lui : son cœur ne se serrait plus d'une façon malade lorsqu'il pensait aux patients de l'Asile. Cette journée en plein air lui avait rendu le calme dont il avait besoin. Il passa une bonne nuit, et le lendemain, il constata que les arbres du jardin étaient déjà en fleurs.

Mais Dieu qui l'aimait, s'occupait de lui, de temps à autre, pour mieux lui faire apprécier son bonheur.

Et c'est ainsi que, vers onze heures, l'on vint lui dire que le médecin en chef de la Clinique avait à lui parler.

Il y avait un mois que celui-ci avait adressé une seconde note au Ministère, demandant la création d'une Classe VII pour Oustaz Ali. Tout le monde savait cela. Mais les médecins proposent et les Ministres disposent.

—J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer, lui dit-il, le Ministère a bien créé la classe en question, mais on vient de l'accorder à un autre.

Oustaz Ali, que cette nouvelle n'étonnait pas, ne se montra pas affecté.

—Votre estime me suffit, Docteur...J'obtiendrai cette classe quand Dieu le voudra.

—Mais c'est que votre poste a été, de ce fait,

NDLR. cf. La Revue du Caire de septembre et octobre 1953. Le roman vient de paraître en volume où l'on pourra trouver la fin de ces aventures proétiqués.

supprimé, et vous ne faites plus partie du personnel de l'Asile.

Oustaz Ali ne répondit pas.

Au bout de quelques secondes, le médecin dit encore :

—Je n'ai pu protester, car le nouveau candidat est le beau-fils du Contrôleur-Général.

—Certainement...Certainement...dit le pauvre homme en se retirant.

La fortune ressemble au concombre dru ;

On l'a tantôt dans la main et tantôt dans le cul.

Il se dirige vers le Bureau du Directeur qui était naturellement au courant de cette décision.

—A qui dois-je passer l'inventaire ?

—Remettez-moi les clefs, tout simplement ; je suis convaincu que tout est parfait.

Cette marque de confiance le toucha.

Et c'est Oustaz Ali qui sembla éprouver le besoin de consoler son chef :

—Mais non...mais non...dit-il. Tout s'arrange, un jour.

Et il se retira.

Quand il fut seul, il sentit tout de même combien cette décision l'avait secoué. Qu'allait-il devenir maintenant ? Mais ce n'était pas le moment d'y songer...Et puis, que devient la feuille qui tombe, un jour, de l'arbre ?

Il sortit et marcha lentement dans le jardin, il fit le tour de la propriété comme un somnambule, s'arrêtant, de temps à autre, pour regarder quelque malade ; puis, il alla s'enfermer dans sa chambre.

Lorsque ses effets furent prêts, il attendit encore quelques heures. De sa fenêtre, il admira le paysage, où une mosquée dressait son minaret vers le ciel comme un flambeau de cire. Et à trois heures de l'après-midi, pendant que tous les infirmiers se reposaient

il se dirigea lentement vers la porte de l'Asile, sa petite valise à la main.

Dans la rue, à quelques pas de la porte, il s'arrêta un instant et fouilla toutes ses poches...mais ayant trouvé le bouton tombé, la vieille, de sa veste, il le remit dans une des poches de son gilet puis continua tranquillement son chemin.

Un chien, que tenait le chauffeur d'une Packard, aboya à son approche, car il avait, lui aussi des haines de races et le mépris des lettrés.

Et lorsque, un peu plus loin, un moineau perché sur une branche tint à lui exprimer tout le bonheur qu'il comptait lui apporter, Oustaz Ali, furieux, regarda le guano qui venait de tomber sur son épaule ; il leva la tête et, sentant s'éveiller en lui des instincts révolutionnaires dit à l'oiseau d'un air indigné :

—Et pour les riches, tu chantes, sale bête ?

XIII

Ayant décidé de rouvrir une librairie, puisque c'était encore la seule chose honnête qui lui restait à faire pour essayer de gagner sa vie, il se mit à la recherche d'un local.

Après avoir passé en revue tous les quartiers de la ville, il échoua dans son ancienne boutique, en face de la pharmacie de son vieil ami. Les gens évitaient ce local resté vacant parce qu'il portait, disait-on, malheur à ceux qui s'y installaient. Mais Oustaz Ali refusait de croire à la malchance et disait :

*Si tu la rencontres, crache-lui au visage
et elle s'en ira.*

Le jour de l'ouverture, attiré par le nombre de personnes qui entraient et sortaient de la nouvelle librairie, le pharmacien alla à son tour féliciter Oustaz Ali d'avoir si bien commencé sa journée.

—Je voudrais te demander un conseil.

—Un conseil, à moi ?

—Parfaitement ? Tu pourras peut-être ainsi, m'aider à conclure une affaire.

Mais le petit libraire s'excusa :

—Cherche un autre collaborateur... Si je m'en occupais, ton affaire raterait... N'oublie pas que :

Si le guignard faisait le commerce de l'huile des lampes, Dieu serait capable de supprimer la nuit.

Mais, un an après cette discussion, le pharmacien acquit la certitude que le libraire était amoureux d'une jeune personne de sa connaissance... Alors, sa poitrine d'homme d'affaires se gonfla d'une joie telle qu'on en rencontre rarement de pareille dans le cœur des humains.

Un sourire diabolique illumina ses yeux à l'idée qu'enfin

il pourrait trainer le loup par sa queue

La Pharmacie Normale était pleine de produits nouveaux qui n'étaient pas tous destinés à guérir des affections.

On y retrouvait des limes à ongles, des lames de rasoir, du Cognac... On y trouvait du rouge à lèvres, des verres fumés, des pastilles... Et on trouvait aussi des bouteilles de parfum aux couleurs azurées habillées en jeunes filles, alors que d'autres, moins coquettes, étaient rangées sévèrement. Pour les distinguer on avait eu soin de les couvrir de façon différente, car l'inégalité, établie par Dieu dans le monde, devait paraître ici comme ailleurs.

Au fond de l'arrière boutique, le vieux pharmacien lisait son journal en dégustant une liqueur qu'il préparait lui-même pour certains de ses amis. On vint lui

dire qu'une dame désirait le voir.

—J'arrive dans quelques minutes.

Mais la jeune personne qui avait entendu protesta avec véhémence et sa voix se débattait comme l'aile veloutée d'un moineau.

Alors, il sentit s'élever devant lui comme une poussière embaumée dans laquelle il vit fleurir un visage souriant.

—C'est moi, dit-elle, en entrant brusquement.

—Voulez-vous un verre de ce baume merveilleux ?

—Ai-je l'air d'en avoir besoin ?

—Pas encore...Mais, à propos, comment va donc votre cher poète que j'ai encore perdu de vue... ?

—Il est aujourd'hui en de meilleurs mains, si j'ose m'exprimer ainsi...

Quelque chose qu'elle avait dans son regard sembla le caresser.

La belle enfant ayant appris que son libraire allait de nouveau être déclaré en faillite, venait demander au pharmacien ce qu'il comptait faire pour son ami.

—Mais j'ignore ce qu'il devient. Il semble m'éviter ces derniers temps ; en sauriez-vous la raison ?

Ces paroles eurent le don de la faire rire aux éclats. Alors un éclair de sensualité passa sur le visage du pharmacien fasciné par la fraîcheur de cette femme dont la taille semblait vouloir fleurir dans son cœur.

—Que puis-je faire pour lui ? Toute librairie, ici, est destinée à la faillite...Et votre cher Ostaz ne semble guère réaliser que ce n'est pas avec des poèmes qu'il pourra vous offrir un jour quelque chose...

Cette plaisanterie n'eût pas le don de plaire à la jeune fille.

—Vous donnez des conseils alors que la maison brûle. C'est le feu qu'il faudrait éteindre, pour com-

mencer. Ensuite, vous pourrez nous dire des choses tendres.

—Cette librairie, vous dis-je, est destinée à la faillite.

—Mais alors ?

—Puisqu'il refuse toutes les offres que je lui fais, il ne lui reste plus qu'à retourner à l'hôpital. Il préfère les fous...Chacun ses goûts.

Cette marque d'indifférence finit par la peiner :

—Je regrette d'être venue, dit-elle en se levant.

—Ecoutez-moi un instant, car je ne voudrais pas que vous me jugiez légèrement comme vous le faites. Je comprends très bien l'intérêt que vous témoignez à l'égard de notre ami, de mon ami...

—S'il était vraiment votre ami, auriez-vous agi comme vous le faites ?

—Ordonnez...dit-il pompeusement...Ordonnez, et j'agirai comme bon vous semblera. Vous savez que Ali n'acceptera jamais le moindre argent. Tachez donc de le convaincre de travailler pour moi. Il n'aura qu'à éviter de s'occuper des affaires qu'il n'aime pas. Je viens de mettre sur pied un projet merveilleux et j'ai besoin d'un collaborateur honnête.

—Vous avez dit... ?

—Honnête...car il faut que les comptes soient tenus bien à jour...Ecoutez-moi bien, jusqu'au bout : Vous avez sans doute constaté qu'il existe en Egypte des milliers de gosses (entre 6 et 10 ans) qui, ne pouvant obtenir un permis pour vendre des journaux ou garer les automobiles, travaillent comme apprentis ou domestiques (à 50 ou 60 piastres par mois), dans quelque atelier ou café...pour venir en aide à leurs parents. Or, ce fait est pénible à constater. J'ai donc décidé de mettre sur pied un grand projet, tendant à améliorer le sort de ces malheureux...

Et le pharmacien ajouta :

—Je compte m'engager vis-à-vis des parents à leur verser, pour chaque gosse la somme de 120 piastres par mois (à raison de 4 piastres par jour).

— Mais dans quel but ? demanda-t-elle.

—Pour que ces enfants cultivent la mendicité d'une manière rationnelle sous la surveillance d'un marchand de billets de loterie auquel j'allouerai un traitement spécial de 3 livres égyptiennes par mois. Parfaitement ! Un marchand de billets de loterie.

—Je ne comprends toujours pas.

—Les statistiques ont démontré que les petits mendiants faisaient des recettes quotidiennes qui variaient entre 15 et 20 piastres. Or, en admettant que chaque gosse ne soit capable de "ramasser" que 10 piastres seulement, quel sera le bénéfice que nous pourrions tirer de cette affaire ? Ecoutez-moi bien et gardez le secret dans un puits...Une équipe de dix gosses sous la surveillance d'un marchand de billets de loterie fera, dans n'importe quelle rue de la ville une recette de :

$10 \times 10 = 100$ piastres par jour.

Défalquons les dépenses journalières :

Le traitement de dix enfants à raison de P.T. 4 chacun

$10 \times 4 = \text{P.T. } 40$.—

le traitement du

surveillant $=\text{P.T. } 10$.—

Total $\text{P.T. } 50$.—

P.T. 100 moins 50 = 50 de bénéfice net par jour.

Il appert donc, comme vous le voyez, qu'avec une équipe de dix gosses et d'un surveillant, nous réaliseront d'une façon certaine, un bénéfice minimum de 50 piastres par jour. A ce compte, nous pouvons réaliser, avec dix équipes semblables, placés dans dix rues :

$10 \times 50 = 500$ piastres par jour.

Or cela fait par moi :

500 x 30 = 15000 piastres

Soit 150 Livres Egyptiennes par mois.

Vous réalisez ce résultat ?

Ce qui fait :

50 Livres pour vous

50 Livres pour lui, et

50 Livres pour moi.

Et maintenant, il ne vous restes plus qu'à rentrer chez vous pour méditer mon projet, à tête reposée.

La douce enfant ne ferma pas l'œil de la nuit. Elle refit, plus d'une fois, ce problème merveilleux pour s'assurer que l'Association en question réaliserait d'une manière certaine un minimum de 150 Livres de bénéfice par mois.

C'est encore plus fort que l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb !

Le lendemain matin, à 9 heures, elle était chez le libraire qui n'en revenait pas de la voir si matinale.

—Je viens comme une fée vous apporter la fortune.

Elle commença par lui demander des nouvelles de sa santé, puis lui raconta quelques histoires amusantes qu'elle avait trouvé dans le journal de Dimanche.

Sa voix caline se pressait contre sa joue comme une petite main d'enfant...Et il buvait sa voix avec ses yeux, sans comprendre car il avait peur, un peu de son sourire...Sous le crépon rose de sa robe, la pointe d'un petit sein se laissait deviner comme une étoile derrière un nuage...Pour que l'astronome qui sommeillait au fond de son cœur tendre, s'éveillât.

Oustaz Ali était heureux. Elle s'approcha de lui et lui dit en souriant :

—J'arrive chez vous, ce matin, avec la paix dont dont vous avez besoin. Ecoutez...Ecoutez-moi bien...voici de quoi il s'agit.

La forêt ne sera brûlée que par son propre bois.

Et la belle enfant exposa l'affaire avec une verve qu'il ne lui avait jamais connue. Ses joues étaient roses et ses yeux étincelants.

Il l'écouta attentivement et s'étonna de découvrir en elle ce côté nouveaux qu'il ignorait.

Un ciel mélancolique passa dans les yeux du libraire, et son cœur se serra car il eut pitié de cette enfant à laquelle il voulait du bien... L'aimait-il déjà ? Rêvait-il de passer sa vie à ses côtés ?

Si la femme était un être fréquentable,

Dieu en aurait créé une pour lui.

Le cœur gonflé de tristesse, Oustaz Ali se souvint d'un proverbe bien triste :

Voulant pondre un oeuf aussi gros que celui de la poule,

le moineau se déchira le derrière.

Comme il ne semblait guère partager sa joie, elle s'en étonna et lui demanda ce qu'il avait :

—Je ne vous ai jamais vu aussi déprimé, vous sentez-vous mal... ?

—Non ! Non ! c'est la musique...dit-il à voix basse.

—Quelle musique ?

—Cette musique qui passe me serre toujours le cœur. C'est la première musique que j'ai connue autrefois...dans les mariages...où mes parents m'emmenaient avec un costume neuf et des souliers étroits. On n'arrêtait pas de m'offrir des sirops coloriés qui finissaient toujours par peser dans mon petit corps...et, timide, je n'osais demander où je pourrais m'alléger. Un malaise pénible gâchait toujours ces jours de fête où une musique pareille ne cessait de jouer. Et c'est ainsi que je ne peux entendre aujourd'hui ces mélodies sans éprouver ce malaise étrange qui accompagnait toujours ma rétention d'urine...

N'ayant rien compris à cette tristesse, elle lui sauta au cou en disant :

—Vous êtes encore plus fous que je ne pensais... Je file comme un éclair lui dire que je vous aime et lui annoncer votre visite ce matin.

Et elle lui déposa un baiser sur l'autre joue en chantant :

—Voici...Voici... le poète de mes rêves.

Voici...Voici... mon poète commerçant.

Vers onze heures du matin, un huissier accompagné du gérant de l'immeuble, vint prendre livraison de la librairie.

Le petit libraire serra ensuite la main de ces Messieurs et leur demanda la permission de se retirer.

En sortant, il se dirigea directement vers la pharmacie. Louffi Effendi se frottait les mains avec discrétion.

...Semblable à la jarre pleine d'huile de quelques manière qu'on la touche, elle salit.

—Soit le bienvenu, cher grand ami. Je suis heureux de te revoir enfin.

—Ce bonheur est partagé, répondit Oustaz Ali.

—Un café ?

—Avec autant de sucre que tu pourras.

Au bout de quelques instants de silence, le vieux pharmacien demanda :

—Et quelles sont les dernières nouvelles ?

—Je n'ai pas encore lu les journaux du matin, mais la dernière histoire que l'on m'a racontée, hier, n'est pas mauvaise :

Un individu s'est arrêté devant une vitrine où étaient exposées des montres. Il entre et demande au boutiquier de vouloir lui réparer la sienne.

—Je ne suis pas horloger, mais circonsciseur.

—*Mais alors pourquoi exposez-vous des montres dans votre devanture ?*

—*Et que voulez-vous que j'expose ?*

Voyant que le pharmacien était de meilleure humeur, Oustaz Ali lui demanda s'il pouvait utiliser son téléphone.

—*Mais certainement...Quelle question ?*

Au bout de quelques secondes, il eût au bout du fil le Directeur qu'il cherchait.

—*Allo ? Le journal la Tribune ? Oui...Je voudrais...Oui...Oui...Allo ? Barakat bey ? Oui, c'est moi, Ali, le libraire...Oui. C'est déjà fait ? Et je suis libre à partir de cette seconde...Mais certainement que je je peux commencer aujourd'hui...Parfaitement ? Et 5 heures, je serai chez vous. Au revoir, Maître...Et encore, une fois, merci ?*

—*Mais que vas-tu donc faire ?* demanda le pharmacien ahuri.

—*Du journalisme...C'est-à-dire corriger des épreuves et m'occuper de mise en page puisque les articles sont écrits par des amateurs. Au revoir, mon cher... A un de ces jours ? Je ne manquerai pas de venir reprendre un café...mais un peu plus sucré, si possible.*

J'ai beau t'aimer ô mon bracelet ;

c'est encore mon poignet que j'aime le plus.

Et Oustaz Ali quitta le pharmacien.

Lorsqu'il ne resta plus de sa mince silhouette qu'un trait gris à l'horizon, Loutfy Effendi rentra atterré dans son officine.

D'un bouc, ils voulaient traire du lait...

mais le bouc leur pêta au nez.

XIV

La Tribune Illustrée possédait, naturellement, un correcteur.

Attaché depuis quinze ans au quotidien, Cheikh Saleh en était la porte étroite qui filtrait toute la prose du journal. Et n'étaient les quatre nouvelles pages qui, du jour au lendemain, exigeaient un travail déprimant, on ne lui aurait jamais imposé un adjoind.

Lorsque Oustaz Ali arriva pour prendre possession de son poste, ce fut Cheikh Saleh qui le reçut dans une chambre tendu de papier fleuri et qui devait avoir été, autrefois, la salle à manger d'une famille bourgeoise. Une table en bois et une chaise en composait tout le mobilier. Sur la table, un crayon :

— Prenez place, lui dit-il aimablement. Prenez place ici.

Et il ferma la porte sans lui laisser le temps d'articuler un mot..

Au bout d'un instant, un jeune prote entra en coup de vent, lui remit quelques épreuves et fila comme un éclair.

— Je reviens tout de suite, dit-il, mais veuillez ajouter quelques lignes, pour remplir la colonne car la "Confiture pour Cafards" ne paraîtra pas aujourd'hui.

Oustaz Ali avait bien compris de quoi il s'agissait. On l'avait simplement pris pour un littérateur qui venait revoir ses épreuves. Il jeta un coup d'oeil sur l'une des feuilles et trouva :

...du crépuscule. Elle glissa ses doigts entre les siens et sentit la paume de cette main étroitement collée à la sienne, tandis que les secousses de l'auto rendaient ce contact d'une indécence insupportable...

Oustaz Ali lut une seconde fois ces lignes, puis se référa à la page précédente pour voir comment cet amour avait commencé. Mais il trouva tout autre chose. Il s'agissait des mœurs des araignées, de leur cycle vital et de leurs amours étranges :

*Je vois très bien à l'œil nu les males porter
à l'avant de la tête ces étranges organes qui
leur servent à féconder les femelles...etc...
etc...*

Et tandis qu'il épluchait ces feuilles, la porte s'ouvrit et le prote entra en criant :

—Vous êtes fou, mon vieux de mélanger ainsi les épreuves. Pourquoi avez-vous gardé cette page du Docteur ?

Il lui arracha des mains toutes les épreuves et s'en alla en courant.

Et tandis qu'Oustaz Ali se demandait dans quelle drôle de boîte il était tombé, Cheikh Saleh vint lui dire de vouloir bien passer chez le Directeur qui l'attendait dans son bureau.

Quelques mois venaient de s'écouler durant lesquels Oustaz Ali avait eu le temps de se familiariser avec les travaux de l'imprimerie et d'alléger, en partie, la tâche ingrate qui incombait à son collègue.

Cheikh Saleh était installé dans une grande salle, qui contenait plusieurs bureaux, où les rédacteurs du journal venaient le consulter et lui soumettre leurs dernières épreuves, qui ne pouvaient passer sous presse sans son visa.

Ancien azharite, connaissant à fond les secrets de la langue arabe, on avait toujours recours à lui lorsqu'une discussion grammaticale surgissait. Il exposait alors le cas avec la pondération grave d'un astrologue. Son visage expressif se déformait, en parlant, comme s'il était sous l'eau.

Mais il faut lui rendre également cette autre justice ; c'était un homme intelligent, il savait faire sentir à ses contemporains, avec un tact rare, le degré de leur infériorité.

Son travail de correcteur l'ayant obligé à lire attentivement des études aussi précieuses que variées, il avait acquis, au bout de quinze ans de carrière, des notions générales très précises sur les êtres et sur un grand nombre de questions compliquées. Et il savait amener, avec un doigté habile, la conversation sur le sujet dont il avait décidé d'entretenir son interlocuteur. Aux savants qui venaient corriger leurs épreuves, il parlait littérature, peinture et poésie et il n'entretenait les poètes que d'architecture ou de questions sociales et politiques. Et c'est ainsi que, plaçant ses visiteurs sur un terrain défavorable, il parvenait à les impressionner et à se grandir à leurs yeux.

Mais il est en toute chose "le revers de la médaille". Et c'est ainsi que le pauvre homme se sentait, souvent terriblement écrasé.

A force de corriger des textes dont la plupart étaient mal rédigés, il avait fini par ne plus avoir de style personnel, quoiqu'il n'eût jamais le courage de se l'avouer.

Et, quand les rares écrits qu'il publiait passaient inaperçus, il attribuait cela à l'imbécilité des hommes, et il en voulait plus que jamais aux écrivains que le public aimait.

De sa fenêtre, il regardait, ce jour-là, le paysage où le ciel était d'un bleu décevant. De temps à autre un train passait... Pour laisser une guirlande de fumée dans l'azur.

Las de ne rien faire, Cheikh Saleh mit un doigt sur le bouton de la sonnette qui ornait sa table. Quelques instants après, Oustaz Ali arriva :

—Eh bien ! lui demanda-t-il, que pensez-vous du dernier courrier ?

—Si nous refusons cette prose bénévole, sous prétexte qu'elle est mauvaise, comment voulez-vous

remplir le journal ? Vous savez bien que notre rédaction est limitée...dit Oustaz Ali.

—Un journal ne doit contenir que de la prose vivante. Il faut supprimer le reste, courageusement.

—N'oubliez pas que *tout fruit moisi trouvera un acheteur aveugle*, tandis qu'il ne nous restera si l'on vous écoutait, que quelques lignes...et quel est le fou qui alors nous achètera ?

—Pour ma part, je suis incapable, dit le Cheikh Saleh, d'accepter de corriger cette prose gélatineuse. Faites-en ce que vous voudrez. Mais aussi, pourquoi ces gens écrivent-ils ? Jamais un professeur d'école n'a été un brillant écrivain...

Puis, jetant un regard distrait sur l'une des épreuves, il ajouta :

—Et quel est ce crétin qui bave encore devant une femme ?

—*Un jeune dentiste...un poète de talent. Voilà :*

*“Son visage est un magnolia sur lequel vibre
une goutte de sang. Les roses du jardin de
Helwan ne peuvent rivaliser avec le doux é-
clat de ses joues...”*

*Et ses ongles sont encore tièdes du sang
de mon coeur...”*

—Il a dû lui faire mal, sans doute, en la soignant.

—Mais la porte s'ouvrit brusquement et l'on vit apparaître le Rédacteur en chef du Journal.

—Bonjour, Messieurs, dit-il cérémonieusement. Voulez-vous avoir l'obligeance de revoir avec attention l'article de Aziz el Dalgamoni et de le placer en première page, si possible...C'est un jeune professeur qui promet...

—Il est remarquable, cet article, dit Cheikh Saleh... J'en parlais justement tout à l'heure, à Oustaz Ali... Ne pourrait-il pas, Excellence, nous envoyer une autre

étude pour notre numéro spécial de Décembre ? Sa prose est lumineuse et ses idées vivantes...

Et quand le rédacteur en chef se fut retiré, il dit :

—Il faut remplir les colonnes de notre Journal...

Et Oustaz Ali de répondre :

—Avec de la prose lumineuse et vivante...

*La vérité sort difficilement du gosier
et rentre plus difficilement dans l'oreille.*

—A propos, dit Cheikh Saleh, j'ai oublié de porter à votre connaissance que le patron m'a chargé de vous dire qu'il était très satisfait de votre travail. Il vous prie d'aller trouver les ouvriers de l'imprimerie, qui menaçaient, hier, de se mettre en grève et de lui présenter une note à leur sujet.

Alors, ils discutèrent longuement le cas des ouvriers.

Oustaz Ali ne pouvait s'empêcher de plaindre ces pauvres bougres qui étaient incapables de vivre avec leur modique salaire.

—Nous reconnaissons, tous, et l'Etat est d'ailleurs le premier à nous l'assurer dans ses statistiques officielles, que le coût de la vie a augmenté de 180 pour cent. Et vous, vous voudriez que ces malheureux puissent continuer à vivre avec leur huit piastres par jour. ?

—J'ai l'impression, cher ami, que vous allez vous faire vider, très bientôt, par le patron, et je ne vous cacherais combien cette décision me touchera, vu que votre collaboration m'est fort précieuse...

Cache ton amour, mais montre ta haine...

—Votre patron est une grosse brute...Et il est temps que vous compreniez, tous les deux, que cet état de choses ne peut plus durer...à moins que vous ne teniez à recevoir, un jour, un petit stylet à la tempe.

—Vous ? Vous...dit Cheikh Saleh, suffoqué... Vous, un homme calme...vous osez parler ainsi, à haute voix ?

—D'abord, je ne suis pas un homme calme, et je tiens à saisir cette occasion pour vous dire que vous êtes aussi une brute doublée d'un pleutre...J'espère que ce langage est assez "lumineux".

Oustaz Ali arpentait la salle comme un lion en cage, à la grande stupeur de son collègue quand Madame Mansour, de la page de la femme, entra avec ses épreuves.

Madame Mansour était une veuve qui sentait depuis longtemps la naphtaline de la vertu obligatoire... Ses plantureuses chairs moites rappelaient ces exquis camemberts un peu faits.

Elle dit nerveusement :

—Je ne puis plus tolérer de voir mon texte mutilé par des illettrés. Oui, Messieurs, j'ai bien dit: illettrés. Que votre ami, cette espèce de professeur à la manque, veuille faire ici la pluie...et que vous tolériez cela, vous autres, parce qu'il est sur le point de se fiancer à la fille du patron, c'est votre affaire...Quant à moi, s'il recommence, je...

—Suis tout à fait de votre avis, dit Cheikh Saleh, ce garçon pue la bêtise à un kilomètre...je le disais tantôt à notre ami Ali...

Mais Oustaz Ali se leva et quitta la chambre en claquant la porte.

—Qu'a-t-il ? demanda Madame Mansour, inquiète. Est-ce à moi qu'il en veut ?

—Très possible, il a un cheveu au plafond comme tous les vieux libraires qui s'imaginent posséder la science qui se trouvait dans les livres qu'ils ont vendus. Voilà un type qui se croit, tout à coup, historien, poète et communiste...Mais, dites-moi plutôt, de quoi vous plaignez-vous ?

—Je me plains de ce que les femmes soient traitées dans ce journal avec une indifférence indigne...

—Indifférence ? dites-vous. Ne vous ai-je pas toujours témoigné toute l'admiration que...

—Je ne tiens pas à ce genre d'admiration et vous ai dit plus d'une fois que mon cœur n'était pas libre.

—Votre cœur...votre cœur...mais c'est que mon admiration et mes espoirs ne sont jamais montés aussi haut...

—Vous êtes une brute comme votre patron. Oustaz, Ali a raison.

Et elle quitta la salle, en souriant.

A mesure que blanchissent les cheveux d'une femme, la chaleur de son postérieur augmente.

A deux mois de là, en arrivant un soir au journal le rédacteur en chef put voir par la porte entr'ouverte, une jeune fille assise dans la chambre des correcteurs.

Cheikh Saleh et Oustaz Ali avaient été placés dans la même pièce, depuis qu'on avait engagé un nouvel adjoint pour les aider.

La sonnerie ayant tinté longuement, Oustaz Ali comprit que c'était lui que le patron demandait.

Le redacteur en chef était debout dans son bureau. Son visage était pâle et son front humide.

Il se croit quelqu'un et n'est qu'un pet, pensa l'ancien libraire.

Mais la voix du maître dit :

—Ce n'est plus de nos ouvriers qu'il s'agit aujourd'hui. Tous les protes de la ville menacent, à leur tour, de se mettre en grève...Etiez-vous au courant de cette machination?

—Non ! dit Oustaz Ali, calmement.

—Naturellement ! Monsieur reçoit tranquillement des visites pendant que nous somme sur le point de sauter...Du reste, que pouvions-nous attendre d'un ancien poète ?

—Ancien ? dit Oustaz Ali, que cet adjectif venait de blesser profondément. Et il se souvint :

N'encombre l'écurie que l'anesse étrangère.

Comme il se dirigeait vers la porte, le rédacteur en chef lui dit :

—Mais où donc allez-vous ?

—Rédiger ma démission.

—Rédiger ? Encore ? Mais quand donc cesserez-vous d'écrire tous les deux ? Je vous ai convoqué pour vous demander un conseil. Si je n'avais plus confiance en vous, je vous aurais déjà foutu à la porte. Vous êtes étrange, mon ami. Qu'attendez-vous pour faire analyser vos urines. Vous devez souffrir aussi, comme votre collègue, de l'estomac...

Au bout de quelques secondes, il dit encore :

—Que pensez-vous de la situation ?

—Je la trouve normale...naturelle...Les ouvriers ne parviennent plus à se nourrir, tant le coût de la vie a augmenté, alors que vous tous, roulez dans des autos et fumez des cigares. Cette grève est naturelle, inévitable...

—Vous voudriez, en somme, établir sur terre l'égalité que Dieu lui-même n'a pas voulue dans le Ciel où il a établi des différences...et des classes.

—Mais il s'agit de ne pas mourir de faim et non d'égalité. Le coût de la vie a augmenté de 220% C'est l'Etat qui l'affirme, aujourd'hui...Et vous voudriez que...

—Ecoutez-moi bien, Oustaz Ali, mais de grâce, descendez, un instant, des nuages. Nous dépendons d'une Société qui possède un Président et un Conseil d'Administration. Si vous continuez à faire des effets de voix pour m'épater, vous y arriverez peut-être et, grâce à vos belles théories, nous serons tous liquidés, très bientôt...Et la vie, et la Société, continueront comme par le passé, et les protes continueront à travailler, dans les mêmes conditions, comme ils l'ont fait depuis la création de l'imprimerie. Or si vous n'avez pas envie

de retournez faire le comptable dans un asile d'aliénés, pour ne pas mourir de faim à votre tour, allez donc trouver quelques protes et tachez de savoir où en sont les choses.

Oustaz Ali se leva sans hâte, retourna à son bueau, où il discuta longuement, avec la jeune fille qui l'attendait, les dernières recettes de cuisine futuriste.

AHMED RASSIM



Chronique culturelle

LE CONGRÈS ARABE DES SCIENCES :

Alexandrie : 1-8 Septembre 1953

C'est à Alexandrie que, du 1er au 8 septembre dernier, s'est tenu le premier Congrès arabe des Sciences, organisé par la Direction Culturelle de la Ligue Arabe. L'an dernier, Bagdad, la capitale des Abassides, avait eu l'honneur de célébrer, toujours sous l'égide de l'active Direction, le millénaire d'Avicenne. Nous en avons longuement parlé ailleurs. Désireux de promouvoir les contacts entre les élites des divers pays arabes, les organisateurs de la Direction culturelle ont à cœur de susciter les occasions de rencontres afin de coordonner les travaux de tous. Cette fois ils ont pensé que l'étude des sciences, dans leur sens le plus large, serait un excellent terrain de "conversation" et qu'elle permettrait, au-delà du cercle nécessairement étroit des problèmes purement arabes, d'envisager des questions culturelles d'ordre international. Le choix d'Alexandrie comme lieu de réunion ne pouvait être plus judicieux. On sait, en effet, les restrictions draconiennes que le Gouvernement égyptien a été obligé d'imposer pour freiner les voyages à l'étranger; aussi la plupart de ceux qui avaient l'habitude de quitter l'Egypte en été ont-ils dû villégiaturer à Alexandrie. De plus, il était agréable pour nos amis des pays arabes de venir passer une semaine au bord de la mer et faire d'une pierre deux coups ... Aussi le nombre de congressistes fut-il grand : près de trois cents. L'é-

lément féminin y tint une place sérieuse avec, en particulier, les femmes de professeurs accompagnant leurs maris : ce qui ne manqua pas de donner aux réunions un caractère très familial.

Le Général Mohammad Naguib eut à coeur de présider en personne la séance solennelle d'ouverture du Congrès : celle-ci fut tenue dans la grande salle de la Faculté de Commerce. Un certain nombre de personnalités s'y trouvaient également; notons, en particulier, le secrétaire général de la Ligue Arabe, M. Abd El-Khaliq Hassouna, le ministre de l'Instruction publique par interim, M. 'Abbas 'Ammar, le Directeur de la Municipalité, le Recteur de l'Université du Caire, etc. Des allocutions de circonstance furent prononcées, successivement par le Secrétaire de la Ligue Arabe, le Ministre de l'Instruction publique, puis par les divers représentants des pays arabes. L'allocution du représentant de l'Egypte, l'organisateur du Congrès, M. Mostafa Nazif, vice-recteur de l'Université Ibrahim, attira l'attention de tous par son élévation et la justesse de ses remarques. Il insista en particulier sur la nécessité de la recherche désintéressée, de l'esprit scientifique véritable qui ne s'hypnotise pas sur un résultat utilitaire immédiat. Il exprima de plus sa confiance dans les possibilités du milieu oriental du point de vue scientifique : il a déjà produit des Khwarizmi, des Birouni, des Ibn al-Haytham, des Fârâbî, des Kindi, des Avicenne et il n'y a pas de raison pour qu'il ne permette pas actuellement l'éclosion de nouveaux savants.

Enfin Mohammad Naguib tint lui-même à souligner l'importance primordiale de la science, non seulement la science religieuse mais aussi la science moderne qui assure au pays sa puissance et son indépendance.

*
* *

A l'instar de tous les congrès qui, pour tenir compte

des limites de l'attention humaine, mêlent le plaisant au sévère, le Congrès d'Alexandrie avait prévu un double genre d'activités : d'une part, visites scientifiques et excursions, et de l'autre, les travaux scientifiques.

Le programme des visites et des excursions fut heureusement choisi : exposition des matières plastiques, organisée par l'UNESCO, visites du musée gréco-romain, de l'Institut d'hydrobiologie, des laboratoires de la Faculté des sciences, des usines de Damanhour, du palais de Montazah, de Borj al-'Arab, thé donné par l'Université d'Alexandrie, dîners offerts successivement par le Ministre de l'Instruction publique et la Ligue arabe, etc. Ces visites et ces festivités ont un effet certain : elles contribuent à créer une atmosphère d'amitié, de simplicité, de franche cordialité entre les divers membres du Congrès et, de ce point de vue, elles ne manquèrent pas à Alexandrie d'avoir les plus heureux résultats.

*
* *

Le programme scientifique fut réalisé dans trois sections : celle des conférences publiques, celle des communications scientifiques et, enfin celle des problèmes généraux.

C'est M. Nazif lui-même, vice-recteur de l'Université Ibrahim et professeur de physique qui ouvrit le cycle de ces conférences en parlant des "*sciences mathématiques et physiques chez les Arabes*". Il déplora l'ignorance dans laquelle les historiens des sciences en Occident tenaient l'apport arabe. Il rappela que les savants arabes, furent des précurseurs et innovèrent dans certains secteurs de la science, en particulier dans l'optique. M. Nazif en parlait en connaissance de cause, lui-même ayant travaillé à fond l'œuvre du plus illustre de ces savants opticiens arabes, Ibn al-Haytham.

Puis, à son tour, le Dr Hussein Fawzi exposa dans une brillante conférence, pleine de vie et d'esprit, "*les*

connaissances maritimes des Arabes". Le Dr Fawzi s'est occupé depuis longtemps de ces questions. Il avait accompagné, vers 1930 si je ne me trompe, la mission scientifique qui fit un long voyage aux Indes et à Ceylan et il a déjà publié sur ce sujet un ouvrage très intéressant intitulé "*le Sindbad moderne*". De plus, esprit franchement tourné du côté de l'Occident, il représente certainement, en Egypte, un des éléments les plus intéressants et les plus efficaces dans le dialogue Orient-Occident. Ce sont de telles personnalités qui peuvent empêcher l'Orient de se renfermer sur lui-même et de s'asphyxier lentement.

Quant à M. Qadrî Tawqân, un Palestinien de Naplouse, il parla de "*l'influence des Arabes sur les progrès des sciences mathématiques*", donnant ainsi le résumé de l'ouvrage qu'il composa en arabe, sur ce sujet.

M. 'Abd El-Hamid Ahmad, ancien directeur des services gouvernementaux de la Chimie, essaya de tracer un portrait de Jâbir Ibn Hayyân, le célèbre alchimiste du moyen âge arabe, connu chez les Latins sous le nom de Geber. Tâche difficile, même après les remarquables travaux de Kraus. D'après le conférencier, ce dernier aurait, à tort, cherché à rattacher Jâbir au chi'isme.

Enfin dans une belle langue à la fois littéraire et scientifique, M. Ab dEl-Halîm Montasar, doyen de la Faculté des sciences de l'Université Ibrahim et professeur de botanique, fit un exposé sur "*la botanique d'Avicenne*", utilisant le *Shifâ'* et le *Canon*.

Les textes de beaucoup d'autres conférences (près d'une vingtaine), arrivés trop tard pour être lus en séance publique, seront cependant intégralement publiés dans les *Actes du Congrès*.

Parallèlement à ces conférences, qui avaient lieu l'après-midi, il y avait, chaque matin, un certain nombre de communications de travaux originaux répartis sui-

vant trois groupes : sciences mathématiques et naturelles, sciences chimiques et géologiques, sciences biologiques. Voici à titre indicatif certains titres de conférences :

— *Quelques résultats de la mission envoyée au Soudan pour l'observation de l'éclipse* (par M. Madwar, directeur de l'Observatoire de Héliouan).

— *Sons et ultra-sons.*

— *La diffusion du rayonnement solaire dans l'atmosphère terrestre.*

— *Nature des atmosphères remplies de poussière.*

— *Généralisation de l'équation du méson et sa solution dans un domaine magnétique.*

— *Les espaces à quatre dimensions et la Relativité.*

— *Etats des surfaces métalliques et les électrons.*

— *Théorie de Fermi sur l'activité rayonnante des rayons bêta.*

— *Etude photographique de la dispersion des protons au moyen des neutrons rapides.*

— *Appareil pour la mesure du magnétisme et pour son enregistrement constant.*

— *Mécanisme de l'oxydation des métaux.*

— *Vitesse des réactions chimiques qui produisent le verre*

— *Génération des matières soufrées en Iraq.*

— *Action du sodium sur la pyridine.*

— *Combustion organique du phénol et de certains de ses dérivés au moyen des ferments microorganiques.*

— *Composés organo-métalliques du fluor.*

— *Le changement du cytoplasme dans les cellules nerveuses.*

— *La rose de Damas. Etc...*

Il y eut une cinquantaine de communications originales. La plus grande partie des travaux présentés sont d'excellente qualité et apportent, au témoignage des spécialistes, une honnête contribution à l'avancement des sciences dans les sujets traités.

Enfin le troisième groupe a envisagé quatre problèmes importants concernant l'enseignement des sciences : 1) la préparation des professeurs de sciences, 2) le vocabulaire scientifique en arabe, 3) les compositions, traduction et édition des travaux scientifiques, et enfin, 4) les rapports des sciences avec l'économie nationale.

Une mesure préliminaire avait contribué à rendre l'examen de ces questions plus profitable. Les organisateurs du Congrès avaient eu soin de poser par écrit, bien avant l'ouverture de celui-ci, un certain nombre de questions; ils les avaient soumises à diverses personnalités du monde des sciences ou des lettres et ils avaient réuni les réponses dans un petit volume d'une centaine de pages qui fut distribué au début du Congrès. Ce volume mériterait à lui seul une étude attentive : il nous éclairerait d'une façon précise sur un certain nombre de problèmes importants qui se posent en Egypte, et, d'une manière générale, en Orient, au sujet de l'enseignement des sciences et des difficultés auquel il se heurte. Peut-être y reviendrons-nous un jour. Signalons simplement ici, qu'au sujet de la préparation des professeurs de sciences, deux tendances assez divergentes apparurent au cours des discussions : l'une voudrait que la Faculté des Sciences ne s'occupe que des sciences, sans aucun souci des problèmes pédagogiques, laissant à plus tard la préparation pédagogique des futurs professeurs; la seconde position voudrait introduire ce souci pédagogique dès le temps des études et même instituer des Ecoles normales supérieures pour la préparation immédiate des professeurs.

De même, la question du vocabulaire scientifique souleva de vives discussions. Là aussi deux tendances très nettes se firent jour : certains, tel le fougeux représentant de la Syrie, souhaitèrent que tout l'enseignement des sciences dans les pays arabes se fit en arabe seulement (comme le réalise, depuis déjà de nombreuses années,

l'Université de Damas). D'autres, visiblement le plus grand nombre, préfèrent s'en tenir à l'enseignement en langue anglaise, pour les Universités. Il semble bien d'ailleurs que ce soit la solution du bon sens. Si la littérature arabe peut, d'une certaine manière, garder une autonomie relativement très grande et rester à l'intérieur des frontières linguistiques de l'arabe, les sciences, par contre, doivent sous peine de mourir, rester en contact permanent avec les centres de recherche dans le monde entier. Et il est incontestable que la science positive dans le monde actuel s'exprime en anglais, en français ou en allemand. De ce point de vue, les jeunes professeurs égyptiens ont montré un réalisme remarquable: certains ont rappelé aux assistants, d'une façon quelquefois brutale, la nécessité de voir les choses en face et de ne pas se nourrir d'illusions. Il ne sert à rien de publier des articles scientifiques spécialisés (et d'ailleurs comment créer le vocabulaire nécessaire?) en arabe car personne ou quasi-personne ne les lira en dehors du monde arabe. D'ailleurs, comme le faisait remarquer un de ces jeunes professeurs, le seul moyen d'obliger les étudiants à continuer la pratique de la langue étrangère apprise, péniblement et imparfaitement, au cours de leurs études secondaires est de leur enseigner, dans les facultés, les matières en cette langue étrangère. Ils pourront alors recourir aux nombreux livres de références et ne pas se contenter du cours dicté. Par contre, tout le monde fut d'accord pour que les conclusions des travaux scientifiques soient aussi publiées en arabe à l'intention du grand public cultivé.

Les résultats du Congrès furent dignes d'une assemblée de savants éminents. Tous prirent conscience de l'immense tâche à accomplir, tous réalisèrent les exigences de travail continu, profond, méticuleux qu'une telle tâche comportait. Les congrès politiques peuvent se griser de beaux discours : ceux-ci ne coûtent que la

peine de les prononcer, peine bien minime dans une langue aussi sonore que l'arabe... Les hommes de science sont plus exigeants. Aussi ont-ils demandé, en conclusion de ce Congrès, la fondation d'une "Union arabe des sciences" (*Ittihad 'ilmi 'arabi*), dotée d'un budget spécial et qui travaillerait d'une façon efficace à coordonner les efforts scientifiques dans les divers pays arabes. Le secrétaire adjoint de la Ligue arabe, M. Raïf Abillama, promit au nom de la Ligue d'apporter la contribution nécessaire et il s'engagea à défendre résolument le projet auprès des ministres de l'Instruction publique des divers pays arabes qui devaient se réunir quelques jours après au Caire.

Il faudrait, pour terminer, souligner la parfaite courtoisie dont a fait preuve le corps enseignant de la Faculté des sciences de l'Université d'Alexandrie. Les professeurs, et en particulier leur infatigable doyen, M. 'Abd Fattâh Mohammed, ont déployé de grands efforts, accompagnés d'une bonne grâce toute orientale, pour rendre aux congressistes leur séjour le plus agréable et le plus utile possible. De même il y a lieu de féliciter l'équipe de la Direction Culturelle de la Ligue Arabe et, à sa tête, son nouveau Directeur M. Sa'id Fahîm, équipe qui a su, avec le concours très efficace de M. Mostafa Nazif, Président du Congrès, et de M. Montasar, son secrétaire, organiser et réaliser, jusque dans les moindres détails ce beau et utile Congrès.

G. C. ANAWATI.

LA VIE LITTÉRAIRE

LETTRE DE FRANCE

LA LIVRE DE CHRISTOPHE COLOMB

DE PAUL CLAUDEL

Il fallait Paul Claudel pour orchestrer, manœuvrer et expliquer selon la poésie l'aventure de Christophe Colomb, que nous prenons volontiers pour une mythe. Il fallait le grand lyrique pour accorder à une épopée ce prestige familial de la liturgie, par laquelle l'œuvre dramatique représentée acquiert sa densité formelle. Et il fallait encore Paul Claudel pour révéler en un ensemble prodigieux la méditation chrétienne du navigateur inspiré, la complicité véhémement des éléments, les générosités, les doutes et les splendeurs d'un équipage, ou d'une cour royale, qui escortent le miracle de la découverte comme d'autres entourent un joyau ou un Saint dans leur course de gloire.

Là où nous n'escomptions plus que bavardages et divertissement puéril, nous découvrons la grandeur, la symphonie de grâce, le mystère ontologique. L'œuvre n'a pas la poésie fraîche et troublante de «L'Annonce faite à Marie», l'âpreté violente du «Pain dur» ou du «Père humilié», l'éloquence cosmique du «Soulier de Satin» : et l'on s'est plu à le remarquer. Mais que valent ces restrictions de censeur habitué à doser vices et vertus, devant l'évidente prouesse théâtrale de ce nouveau spectacle ? Spectacle ici est un mot d'ailleurs bien faible, pour situer ce qui n'est pas mesurable, ignore les bornes de la réalité éphémère, s'élève au-dessus des apparences pour revendiquer le pur "geste" au sens médiéval du terme.

Après tant de fructueux ou vains efforts pour rajeunir la scène française, nous attendions de Jean-Louis Barrault qu'il attestât et lui d'abord, cette rénovation dramatique. Qu'il ait choisi Claudel, au génie duquel désormais il est attaché pour sa propre gloire, signifie bien que la meilleure intention esthétique et théorique ne saurait s'affirmer seule. Avec la poésie la plus riche et multiple qui soit, un chœur, un ballet, une "troupe" où chaque élément est si adéquatement dans son rôle qu'il ne lui dispute guère sa renommée entière, le metteur en scène "anime" la plus belle tragédie moderne qu'il nous

ait été loisible d'admirer sans réticence depuis longtemps. Jean-Louis Barrault "est" Colomb, le messager de Dieu, le fédérateur des terres inconnues qu'il s'agit de redonner au monde chrétien, à l'aube d'une reconquête spirituelle; Madeleine Renaud "est" Isabelle la Catholique ; et ainsi pour chaque acteur. Les audaces scéniques, voire les arbitraires d'un décor fluidique ou filifore, mais si beau dans son dépouillement même, d'un écran qui illimite le cadre de l'exploit et raconte la féerie comme les mots ne pourraient la rendre seuls, concourent étrangement sans rompre l'unité, à créer ce style de la dramaturgie dont Claudel a le secret singulier. Et la musique de Darius Milhaud, le chœur qui rattache la salle à la scène, en une fusion harmonique totale, le ballet aussi, tache mouvante d'exotisme, soulèvent le texte à cette hauteur d'où le miracle devient enfin possible, et parfaitement naturel.

Si nous sommes peu sensibles au gras humour plantureux de Claudel, nous réagissons au drame, au mouvement des mots, à cet accord parfait entre l'audace et le cœur, par lequel certains furent touchés, comme s'il se fut agi de la Grâce. Sous une forme parfois catéchistique, la croyance immanente chemine vers ses évidences, et du simple Capitaine heureux nous faisons une idole. Par ses dimensions, la part qu'elle accorde à la joie, ses litanies incessantes, la musique claudélienne répudie les romances fades, et d'un mythe, je le répète, fait une prière-spectacle à laquelle nul ne reste insensible. Les folles ovations, chaque soir, authentifient irrésistiblement la primauté de Paul Claudel, et parachèvent, en une revanche sur l'incompréhension et les moqueries sottes, les longs efforts de Jean-Louis Barrault pour "imposer" notre plus grand dramaturge vivant.

*
*
*

Cet évènement éclipse naturellement toutes les autres représentations parisiennes. Toutefois, il serait injuste et malhonnête de ne pas signaler, montée par une jeune troupe audacieuse, menée par l'habile et intelligent Yves Villette, avec lequel le théâtre en France devra un jour compter, la première pièce traduite de l'Italien Diego Fabri : "Inquisition". Sur le thème de la Grâce accordée ou non au prêtre, le dramaturge ca-

tholique a brodé jusqu'au superflu une suite de tableaux statiques où le raisonnement, les pensées visionnaires, les paroxysmes de la mystique la plus rude et du doute le plus acharné se livrent un assaut meurtrier. Au terme de trois actes épuisants, trop denses pour réaliser le climat tragique nécessaire, à cause aussi d'un parti-pris de lenteur explicable en théorie, mais difficilement tolérable sur la scène, nous sentons que la foi même a trop préjugé de ses forces, et si elle triomphe des hérésies et des blasphèmes, claudique encore dans sa quête d'absolu. Il aurait fallu que l'auteur accordât plus de souplesse à son "inquisition", et fit au moins l'aumône renouvelable d'un sourire d'indulgence et de paix. Cette œuvre n'en est pas moins un morceau de qualité, pour cette intégrité spirituelle qu'elle honore, mais dont elle croit également capable tout spectateur non préparé.

Crise de verbalisme, lamentations burlesques ou forcenées ou cyniques d'un maniaque du désir, auquel d'ailleurs il refuse les petites satisfactions passagères, la nouvelle pièce de Jacques Audibert, poète bavard et fantasque, "Les Naufragés du Bordelais" ne convaincra pas les ennemis du surréalisme et de l'éducation sexuelle. Malgré quelques minutes de gaieté, de satire juste et efficace, deux longues heures superflues ne sauraient établir le succès d'une œuvre dramatique. La rudesse et l'extravagance étaient du ressort d'un cabaret. Ces discours embarrassés, ces vociférations lassantes, ces excès des mots, soulignent alors le pouvoir magicien du verbe claudélien, écrasant et incomparable.

*
* *

La saison chorégraphique de Paris a débuté avec les Ballets de Roland Petit, les Ballets Yougoslaves, et le récital de Rosario et de sa nouvelle Compagnie. Les premiers ont joint à leur répertoire de music-hall dansé, un court et ennuyeux divertissement prétentieux dû à Orson Welles. Cette impossibilité de deux êtres à s'aimer malgré l'arbitraire refuge d'un bloc de glace, ne nécessitait pas une chorégraphie qui pêche évidemment par incompétence. Intrigue douceâtre, pas-de-deux insignifiant ; malgré la beauté de Colette Marchand et de Georges Reich, "The Lady in the ice" est une mesure pour rien.

Les amateurs de folklore authentique ont revu avec infiniment de plaisir les Ballets Yougoslaves dans leur ancien répertoire. Le plaisir demeure entier devant les évolutions naturelles et enthousiastes de ces filles et garçons animés du seul mouvement de la joie de danser. Pas d'efforts excessifs pour discipliner la spontanéité. Le pur élan d'un jeu collectif, joyeux et juvénile. Voilà une leçon de santé physique et esthétique bien rare.

La Danse espagnole a ses dévots et ses trouble-fêtes. L'ignorance prête à l'ennui; l'apparence de monotonie inspire la lassitude. Nous avons du prestigieux couple Rosario-Antonio un souvenir bouleversant. Rosario nous est revenue seule, la première, vraiment seule au sein d'une pseudo-troupe qui sautille, s'exténue, s'excite en vain. Nulle émotion contagieuse, si ce n'est la présence de Rosario elle-même, artisanale artiste, bien à l'aise dans l'émotion, la joie, la sensualité, dont la voix rauque convient au chant âpre de la plainte ou de l'épithalame douloureux. Antonio viendra à son tour en janvier affronter le public qui l'adore, et montrer sa supériorité manifeste sur tous les amateurs hâtifs et les douteux acrobates d'un art qui ne saurait s'imposer par la facilité sans se trahir.

*
* *

Paul Colin, affichiste besogneux et populaire, a voulu prouver qu'il était aussi un peintre audacieux. Ses recherches de couleurs trahissent l'élaboré, l'étude savante, jamais un jet spontané d'inspiration. Et les femmes qu'il peint, fractionnées, distraites de leur nature gracieuse, deviennent des taches singulières. Paul Colin conseille à ses élèves de rechercher les couleurs "savantes": aucune teinte simple chez lui, aucune ligne pure, sinon parfois, dans ses études de danseuses, les mieux achevées. Le coloriste tend en somme à démontrer que la peinture est une affaire d'étonnement: vieille notion semble-t-il périmée, qu'aucun talent technique ne saurait rajeunir.

Nous dresserons dans le prochain numéro un inventaire de la production romanesque récente qui permettra de situer les tendances présentes de la jeune Littérature française à la veille des grands Prix de fin d'année.

JEAN GUÉRITÉ

OROSDI-BACK

Nouveautés

AUX ETABLISSEMENTS



LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

LE CAIRE HELIOPOLIS ALEXANDRIE



TRAITE TOUTES
OPÉRATIONS DE BANQUE

R. C. C. 39

R. C. A. 692

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social : Paris - 14, Rue Bergère

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE LE CAIRE

R. C. 255

R. C. 360

PORT-SAID

R. C. Canal 11

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE
OUVERTURES DE CREDITS DOCUMENTAIRES
LOCATION DE COMPARTIMENTS DE
COFFRES-FORTS

Agences en : FRANCE — GRANDE-BRETAGNE
BELGIQUE — INDE — AUSTRALIE
MADAGASCAR — TUNISIE

Filiale à NEW-YORK :
The FRENCH-AMERICAN BANKING CORPORATION
31, NASSAU STREET

BOOKS ABROAD

REVUE TRIMESTRIELLE
LITTÉRAIRE ET INTERNATIONALE

Fondée en 1927 par ROY TEMPLE HOUSE
Direction: ERNST ERICH NOTH

Au service d'une Littérature Universelle :

Comptes rendus et analyses des plus importants livres récents de toute langue parus dans le monde entier, par des critiques et érudits américains et étrangers les plus connus.

Au service des Idées :

Articles et études par des auteurs à la réputation mondiale. Lecture indispensable pour quiconque s'intéresse à l'évolution intellectuelle de notre temps.

Abonnements :

Un An: doll. 4.00 — Deux Ans: doll. 7.00 — le No. 1.25

S'adresser au Circulation Manager

Books Abroad

University of Oklahoma, Press, Norman, Okla., Etats-Unis

BANQUE DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME

Au Capital de 1.500.000.000 Francs

SIÈGE SOCIAL : 96, Boulevard Haussmann
PARIS (8^{ème})

Succursales et Agences :

MARSEILLE

LONDRES

INDOCHINE, CHINE, HONGKONG

TOKYO, SINGAPOUR, BANGKOK,

PONDICHERY

PAPEETE, NOUMEA, PORT-VILA (Nouvel-
les Hébrides)

SAN FRANCISCO

DJEDDAH, DHAHRAN (Arabie Séoudite)

DJIBOUTI (Côte Française des Somalis)

ADDIS ABEBA, DIRE DAOUA (Ethiopie)

BANQUE DE L'INDOCHINE (South Africa)

Ltd. : Johannesburg, Port-Elizabeth, Durban.

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Correspondants dans le Monde entier

CAHIERS DU SUD

Directeur-Fondateur: JEAN BALLARD

Comité de Rédaction

Léon-Gabriel Gros, *Rédacteur en chef*
Joe Tortel, Toursky, A. Blanc-Dufour, Pierre Guerre
Secrétaire de rédaction: Jean Lartigue

Correspondants

E. DERMENGHEM (Alger)
FELIX GATTEGNO (Buenos-Ayres)

Administration-Rédaction

10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
Tél. : DR. 53-62 C.C.P. Marseille 137-45

LES CAHIERS DU SUD
sont représentés en Égypte par
LA REVUE DU CAIRE

On s'abonne sans formalités auprès de
LA REVUE DU CAIRE
3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — LE CAIRE

UN AN (Six Numéros) P.T. 120

France-Asie
REVUE DE CULTURE ET DE SYNTHÈSE FRANCO ASIATIQUE

**Pour tous ceux qui s'intéressent
à la Culture de l'Extrême Orient,
c'est un Instrument de Travail
Indispensable et une lecture va-
riée et passionnante.**

On s'abonne sans formalités auprès de

LA REVUE DU CAIRE

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire

UN AN P.T. 200

BANQUE MISR

S. A. E.

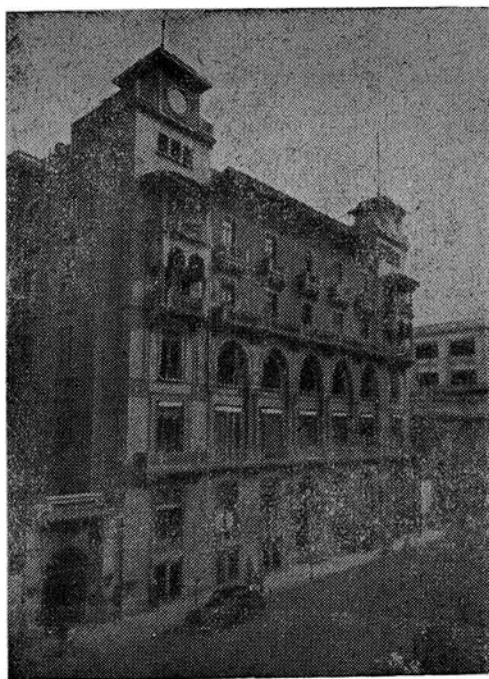
Fondée en 1920

R. C. Caïre No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad El-Dine)

Téléphone No. 78295 et 78090



LA BANQUE MET EN LOCATION, A DES PRIX TRES AVANTAGEUX, DES COFFRES DE TOUTES DIMENSIONS POUR LA GARDE D'OBJETS DE VALEUR, AU SIEGE CENTRAL DU CAIRE ET A LA SUCCURSALE D'ALEXANDRIE

Achetez et conservez

notre magnifique numéro spécial

Peintres et Sculpteurs d'Égypte

CENT PLANCHES HORS-TEXTE

Pour la première fois une vue d'ensemble
de la Renaissance des Beaux-Arts en Égypte
au cours du XXème Siècle

Un fort volume de 220 pages P.T. 80 — Frs. fr. 800

Le Numéro de luxe sur très beau papier.

tirage limité à 400 exemplaires P.T. 200 — Frs. fr. 2000

LA REVUE du CAIRE

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Said, Le Caire
Tél. 41586

LE NUMÉRO: 20 Piastres

Abonnement pour l'Egypte : Un An P.T. 200
Abonnement pour l'Etranger: Un An P.T. 225

LA REVUE DU CAIRE est représentée en France par
les Editions des CAHIERS DU SUD
28, RUE DU FOUR, PARIS (VI°)

PRIX DU NUMÉRO 200.— frs.
ABONNEMENT, UN AN 2000.— frs.

On s'abonne sans formalités auprès des Editions
des CAHIERS DU SUD, 28, rue du Four,
Paris (VI°) C.C.P. 101. 819 à Paris

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures